

# A ma PROMO



Aix 150-154

Pionce



# Sommaire

Le jour où le Gorgu m'a pris par la main	3
PAPA <sup>n</sup> , ou cherchez l'erreur	7
Le mariage manqué du Roy	9
Les grands travaux du siècle	13
Vic Repetita	21
Salut : Je n'ai rien vu et je ne dirai rien	27
Le cauchemar d'un Pionce	29
Dans ce pays	33
Pages d'antan	35
Bernard TAPIE	55
De Poitou en Aunis	61
Lundi ou Mardi ?	65
A la vie, à la mort	69
La vie d'Archimède	73
Mon amie La Poste	77
CHARTES, la cathédrale énigmatique	82
Quelques souvenirs de la FIAT	85
On a eu chaud... et froid	89
Mon amie la Médecine	93
Mon amie la Promo	97
Ah le divin méli-mélo !	101
Terra mecanica	105

## Le jour où le Gorgu m'a pris par la main

Le temps, sur son trente-un, avait passé un frac de circonstances, ciel bleu d'été, moutons blancs : les couleurs de VICHY.

C'était, je crois, le premier vrai jour de printemps. C'était aussi l'un des derniers, mais on ne le savait pas encore.

Ce matin-là, le Gorgu m'avait pris par la main et tout doucement, par ponts et péages, m'avait poussé jusqu'à ce perron d'hôtel, vide et triste.

Dans le hall, personne. Personne au comptoir... Serions-nous arrivés une ou deux heures trop tôt ? Un jour ? Un souffle d'inquiétude, un brin de désarroi perturbent quelque peu l'émotion des retrouvailles espérées.

Et... Katastroph ! Dans l'instant, sans sursis, tout bascule en grands éclats. Car lui, il est là, pourpoint rouge et forte gueule, déjà aux prises avec je ne sais quel majuscule accident dans l'agencement de son gîte. Aurais-je pu rêver d'un accueil plus authentique ?

Tout alors se précipite : le Pork, le Zident et leurs épouses, hôtes merveilleux, sourire en boutonnière, de leurs immenses bras en croix, ouvrent très largement le cercle de l'amitié à leur frère prodigue.

Les premiers mots, rares, insignifiants, joyeux pourtant, peinent pour trouver le ton juste, le rythme d'une vraie conversation : après plus de vingt ans, les paroles, les phrases, modelées à d'autres voisinages, ont pris des libertés qu'il faut dompter, calmer, ajuster. Mais deux heures, à peine, suffiront pour que l'ambiance les rassemble, les fasse se retrouver dans cet ordre délicieux de notre adolescence.

Car maintenant, ils arrivent tous, le verbe en bataille, dans le brouhaha grandissant des interpellations du cœur et dans les embrassades.

Le Shogoun, poil dru et pieds ailés, est toujours aussi disponible qu'il l'était pour en découdre sur un terrain de basket

ou de volley, à moins que vous ne préféreriez quelque randonnée en haute montagne.

Entre deux turbines du bout du monde, capricieuses et imprévisibles, Poulbot le voyageur, volubile, nous enchante de ses merveilleux souvenirs : il est en retour "open", par habitude.

Bob, tout sourire, toujours aussi fringant que sur les stades de Provence, n'a pratiquement pas changé. Dix jours à VICHY, dix ans de gagné, ça n'est pas pour lui. Belle-Ile, ça doit être bien autre chose...

A l'affût de tous les RAD, les REM et Becquerels échappés d'Ukraine, Zoizo est un peu inquiet. Zeuss l'a-t-il vraiment rassuré en déclinant avec lui tous les horribles sous-produits radio-actifs d'une vulgaire fission ?

Au fait, Zeuss, merci d'avoir fait semblant de ne pas me reconnaître : je me suis moi-même senti moins coupable de n'avoir pas toujours su aligner dans le même ordre quelques visages et quelques noms. Pourtant, j'avais triché en révisant la veille le trombinoscope de 1975 (à refaire).

Zagueul's est là aussi, massif, compact, rassurant, quelques décibels au-dessus du lot, toujours prêt pour relayer les annonces du Pork et du Zident.

Et le Fohü, avec toute sa famille, mais sans chorale : il fait toujours de l'informatique, dans le marketing... Un savant, forcément.

Le Benjam's, original, est arrivé et reparti par le train. Fangio, l'auriez-vous cru, en automobile et il a réussi, sans arriver le premier, à se garer carrément sur les marches de l'hôtel.

Toi, Ramond, gouaille et faconde sur fond de sentiment, quelle chaude et merveilleuse surprise m'as-tu réservée en me rapportant, du fond des souvenirs, mon vieux canif de KIN !

Merci aussi, le Juhif, pour la prescription que tu as l'intention d'appliquer à mon arriéré de cotisations.

Dis, le Fils, c'est vrai que tu te sens aussi fatigué que tu le clames ? Méfie-toi, ça ne se voit vraiment pas.

Lequel est resté le plus marseillais des deux : Mille ou Mouttet, Mouttet ou Mille ? Au son, chargé de toutes les farandoles de Vincent Scotto ou de Pagnol, tous les doutes sont permis. Je donne ma langue au chat.

Larbi, de plus en plus brillant, surtout sous les lustres. On ne lui demande plus l'adresse de son coiffeur, mais la marque de son désherbant (pardonne moi, Larbi, pour cette très affectueuse férocité : le trait n'empêche pas le cœur).

Le Kroks avait fait un dessin, tout simplement. Un coup de patte intact, à vous rajeunir de trente ans...

Le Morps était en retard, nous privant quelques heures de sa sympathique présence. Il est vrai qu'il nous rapportait de l'hémisphère sud le bonjour de la comète.

Et puis il y avait aussi le chaleureux entourage :

- de Cros, tout frais reconverti aux vertigineuses émotions que procurent l'entretien et la maintenance des tours de la Défense, à parier que celle qui brille le plus est la sienne ;

- de BOUBOU, indestructible citroënniste (te souviens-tu qu'il y a trente-deux ans nous étions des vôtres, Lalou et moi ?)  
;

- de Mike qui, m'a-t-on dit, a choisi de ne plus avoir aucun problème de soudure, dans les frimas du Nord pour profiter – plus au Sud – de notre soleil d'antan ;

- de Duminy, profil haut de l'amitié et de la civilité ;

- du Sastre, le charme tranquille de sa bonne ville de Bordeaux, la tradition accueillante de l'Aquitaine ;

- de Sergent, la discrétion sereine et souriante ;

- de Dupré, dont on dit qu'il tangente la retraite de fort près.

La planque, croyez-moi, c'est Garcia : la Chambre de Commerce et le Port de NICE. Vous connaissez ? Tamaris et palétuviers...

Goursaud, de ses marches de l'Est, était venu tout en souplesse, la forme au zénith, comme sa gentillesse, inaltérable.

Ai-je oublié quelqu'un ? Qu'il me pardonne, ou me condamne : par exemple à me réveiller tous les matins une heure plus tôt, jusqu'à ce que sommeil s'ensuive. Je l'accepte.

Des absents, j'ai lu la lettre du Flegmats : dans ses sables lointains, où la chaleur ne fait que brûler, permettez-moi de lui adresser mes chaleureuses pensées.

Mes cordiales pensées aussi aux autres : Dule, Klops, Belot, Knass, Boff, Laloo, Pupuz, et encore à tous les autres que j'autorise aussi à me condamner au diabolique réveil

C'était donc une merveilleuse réunion, une bien sympathique revue des années 50, mais qui n'aurait probablement été qu'une simple merveilleuse réunion sans l'omniprésence discrète et efficace de toutes les épouses, tissu de velours à la trame d'acier, qui vous transforme sans coup férir une rencontre ringarde en un souvenir de choix. Merci à toutes.

*C'était à Vichy, en 1986*

## **PAPA<sup>n</sup>, ou cherchez l'erreur !**

Ah, mes amis, j'ai fait un calcul idiot.

OK, ce n'est pas le premier, vous avez raison ; mais celui-là valait le détour. Jugez-vous même.

Ces derniers temps, j'étais tout fier d'avoir trouvé les traces d'un spécimen rarissime, en la singulière personne d'un très vénérable ancêtre, qui crapahutait en toute discrétion dans quelque arpent de vigne du Gers du temps où François 1<sup>er</sup> se faisait plus ou moins kidnapper du côté de Pavie. C'est en remontant le temps vers lui que je me suis piégé dans l'engrenage de ce diabolique calcul.

Comme chacun de vous, au début du siècle, j'avais déjà 4 ancêtres : mes grands-parents. La formule est redoutablement simple :  $2^n$ ,  $n$  étant le nombre de générations. A 4 générations par siècle, pour remonter à François 1<sup>er</sup>, cela vous situe  $n$  aux frontières de 20 et, aux arrondis près, cela vous donne un million d'ancêtres. N'en trouver qu'un, et un seul, n'est plus vraiment un exploit.

Au-delà de François 1<sup>er</sup>, c'est vite le vertige et, pour expliquer le phénomène, l'on ne peut éviter d'admettre – compte tenu des limites de la population du globe – de multiples explications : Darwin ? des Martiens ? Et la théorie d'Adam et Eve, dans tout cela ? Une énigme de plus...

Le problème est plus simple si on le prend à l'envers : si chacun des descendants de mon ancêtre avait eu 2 fils, je devrais avoir aujourd'hui un million de cousins, soit – avec leurs épouses – quelque 4 % de la population française.

Pourtant, sur le fichier client de la société d'Assurances qui a le privilège de me rémunérer, fichier qui couvre 2,5 % de la population française, j'ai dénombré (avec l'aide objective d'un ordinateur impartial) 1170 VERDIER, ce qui ne fait même pas 1 %/00. Il y a eu de la



chute dans la chaîne généalogique, ou des courts-circuits...

Alors, j'ai pensé que chacun de vous pouvait partager mes affres ; voilà ce que donne mon fichier :

		DHAUSSY		LEYGUE	
AFFETOUCHE	0		114		108
ANDRE		DUMINY		MEIFFREN	
	4052		38		30
ANDRIUSSI	0	DUPRE	1176	MILLE	2213
ARRIET	10	FABRE	2414	MONTELLANICO	0
ASSIE	125	FAYARD	9	MOUTTET	32
BARTHELEMY	949	FOURTY	1	NOGUERO	17
BAUDIA	2	GARCIA	3484	ORIOI	176
BELOT	322	GAUTHIER	2714	PEGOT	16
BIZE	555	GAUZERE	15	PICOLLIER	1
BONNEAU	897	GENOVESE	26	RAMOND	206
BOSC	964	GENTILINI	14	RENAULT	1444
BOUZINAC	15	GERMAIN	1230	REQUIN	26
BUISSON	1117	GIOVANETTI	24	ROSIER	293
CANGUILLEM	15	GOURSAUD	105	ROUGON	58
CHEVALIER	2775	GRAVOST	0	SAUL	701
CLAROUS	5	GRESSIN	31	SAURET	124
CLUZEL	255	GROS	3541	SAUZE	348
CORTOT	43	HELLIET	8	SERGEANT	425
COSTA	1299	JALABERT	113	THUILLIER	346
CROS	1289	KRASA	3	VACHER	662
DANTIER	19	LAMBERT	3024	VERDIER	1170
DELHAYE	281	LASSALLETTE	4	VIDAL	2313
DEPIERRE	136	LE BRIS	320	VOUTHIER	0

Sachez enfin qu'il n'y a que 63 DUPOND (avec un D) et 2795 DUPONT (avec un T), mais 18.203 MARTIN.

A la bonne votre...

1987

## LE MARIAGE MANQUÉ DU ROY

Oyez, mes amis, à double oreille ; ne vous gaussez point et soyez accomodant à la hardiesse de la suivante narration que je vais attenter de vous faire des inouïs exploits vécus par d'aucuns survivants de KIN, en l'ascention Nostre Seigneur de l'an de grâce 1660 (ou 1987, nul céans n'en étant plus assuré), en la bonne ville de Saint Jehan de Luz.

Pendant trois saisons et plus, dans les plus lointaines provinces, les trompettes avaient sonné à perdre souffle pour quérir les fidèles au mariage du Roy Louis le quatorzième avec la pitchoune Marie-Thérèse, Infante d'Espagne ; et tout ce que France comptait de gentilhommes de haute et basse noblesse avait battu rappel et pris incontinent, par pechs pelés et vertes combes, la route du Vicomté de Soule, entre Gaves et Pyrénées.

La Confrérie des Gars des Arts, sans beaucoup délayer, y avaient vu l'ordre du très haut Saint Gorgu leur patron, d'avoir à se rassembler comme il était de bonne usance annuelle afin de se ramentevoir, sans vanterie aucune, les bonnes et mauvaises remembrances d'antan.

Ils étaient donc partis à la pique du jour, de tous points cardinaux, et les voilà qui processionnait continuellement aux abords de l'hostellerie que frère Dantier de la Quenotte, primat d'Aquitaine et maistre des lieux, avait tout entière appropriée au logis, aux estuves, aux ripailles et aux ébats de la Confrérie.

Quand j'arrivai moi-même, ayant pour toute escouade Dame Pionce et ses deux grands Damoiseaux, et après avoir remisé carrosse, j'en surpris déjà s'esbouffant en grande liesse et conférence, sur le pré même. Il y avait là Pégot le nouvel alverne, dit le Cochon ; le grand et bon Fohü, ce jour sans ses cadets ; Zident le

Capitou ; Ramond de Gonzague le francilien ; Sergent Gueule d'Or ; tous avec leurs épousailles, chacun et chacunière badinant en paillardes billes-vezées.

Par quelque maléfice tout à fait hors de raison commune, Bob de Lutèce, Suzerain de Belle Isle, et Cros de la Tour en Défense, venant du ciel comme faucon en volerie, étaient tombés des nues sans aucun navrement.

Boubou, chevauteur de qualité, avait testé à brides avalées, deux cents lieues à la queue, la vaillance de ses montures. Le Chevalier de la Catastrophe avait mené son dogue d'Allemagne, tous deux gambiclaudant, l'un de dextre, l'autre de senestre.

Approchant à jet d'arbalète de l'oustal, je pus observer alors le plus étonnant spectacle qu'onques n'aie vu : qui cy énorme presse et effervescence de princes et leur matrimonie, tantôt mûtinant en rians glapis, tantôt s'accolant en tendres retrouvailles ou encore baillant jaseries de moulte et moindre suc ; qui là grand concours de noblerie, clabaudant sans vergogne et avec grande impétuosité. Y étaient en familier désordre Cortot d'Allobrogie, Dupré de Saint Fouin ; Goursaud l'habile défendeur de la très sainte Bulle et prime chef des hordes d'oultre Morvian ; le Fils de Lesgue-Chaînette, vicomte de la Saffe ; Mille, de la baronnie de chantante Provence ; le Juhif, toujours excelse en escarcelle et sonnantes pécules ; l'Arbi, Mufti de Numidie sur l'heure réformé en nippon samouraï ; l'Almoravide Morps et sa mignote compagne mire ; le Sastre aussi, duc de Guyenne et tout autant de cœur Aquitain et Gascon.

Sur le chaud du moment, ma saillie fut fort saluée en fortes brassées, martellements et battures de mains.

Puis vinrent Baudia le Montois, hoir de Navarre ; Duminy le Périgordin maistre des forges ; Belot l'alchimiste des marches de Tholoze ; ainsi qu'Andriussi, l'aixoï, et toute sa frèrèche.

L'on vit même, le temps d'un pas de gigue, passer le sieur Arriet, qui nous fit l'émerveillable braveté de forcer sa retraite pour nous tirer panache.

Mais, embrassades passées, quasiment dès tierce du lendemain, pour son devoir et ses civilités remplir, il fallut bien s'enquérir des Noces du Roy et fort vite opiner qu'il n'y avait ci et là ni le charroi qui ensuit d'ordinaire ces festoyements, ni les encombrements qui les joutent. Point de Guet, point d'Archers, point de Cour. Tout au plus quelques manants tout ravis d'espinner ces méchants badauds que nous leur paraissions, se trantoler dans les rues piestonnières de la ville et s'esbaudir de la grande qualité des échopes, de la fine jointure du pavé et du bel appareil de pierres et de briques composant quelques fières bastides, esquelles étaient même fort remarquables, ayant disait-on logé soit le Roy, soit l'Infante, soit encore tel ménestrel du nom de RAVEL lors bien déconnu, son composement du Boléro étant encore à venir.

Outres forces barques rustiques, aux cramantes couleurs, grouillant sut fleuve de Nivelle plus que poux sur tête de moine, c'est l'église Saint Jean Baptiste qui nous aguicha le mieux, par le somptueux brillement de son retable, l'entrelacs des boiseries de son architecture et l'encorbellement de ses trois étages de galeries, flanquant de pied en cap les murailles de l'immense nef.

De retour à l'auberge, après repue gloutie dans sa savoureuseuté, et désouffés à souhait, tous s'accomodèrent à la douceur du temps et du lieu ; qui les uns jouant la boule à pied-tanqué ; qui d'autres, plus économes de leurs efforts, s'apparessant à ventre déboutonné en cuidant que la bedondaine était à préserver, car donnant noblesse à la charnure de l'homme.

- Vertudieu, hucha lors frère Quenotte en veine de lumière, la cache du Roy, je le sais : il n'y en a qu'une, c'est la Rhune<sup>1</sup>.

D'ouir cette magique révélation et sous le toc de ce trait fort prémonitoire, tous s'accoisèrent. Mais la première béance passée, l'entière Confrérie s'ébranla derechef vers la montagne, tel l'host du grand Turenne.

La montée, combien que roide, en fut toute facilitée par la mystérieuse mécanique des chars qui, pour quelques sols, furent mis à notre commodité pour l'ascension, que nul bœuf ni austre cheval ne tirait ni ne poussait ; et nous dûmes faire grande fiance en ce déportement, dont le risque était partout présent de se rompre le col à tout moment sur pics et ravines assez terrifiants.

Là-haut, l'émeuvement grandit, car tant portait loin notre vue d'Espagne en Adour que point encore de Roy ne vîmes, ni d'Infante. Pourtant, d'aucuns prétendirent l'avoir ouïe : l'Infante rit, se gaussaient-ils.

Forts quinauds et crête rabattue, nous descendîmes donc par le même dangereux équipage qui tantôt nous monta, non sans avoir picorée faite – hors gabelous – et fiole incontinent déclose de nectar, catagène, hydromel et autres cervoises locales.

A vespres passées, au plancher revenus, nous opinâmes en chœur que, fi de la Noce et du Roy, l'on s'en retournerait chacun dans sa province dès laudes ou matines suivantes, jurant et répétant que noces ou pas on se retrouverait l'an suivant, ceux-ci et tous autres absous de leur pardonnable absence, à date anniversaire.

*C'était St Jean de Luz en 1987*

---

<sup>1</sup> Le slogan de la première chaîne de télé de l'époque était : "Il n'y en a qu'une, c'est la Une"

# LES GRANDS TRAVAUX DU SIECLE

*Notes de lecture, extraites d'un ouvrage bien curieux, de J.B. DUMONT, publié en 1891*

## **Les Chemins de fer**

### a) Le premier transport de voyageurs

D'après une erreur assez accréditée, on attribue généralement au chemin de fer de Paris à Saint Germain l'honneur du premier transport de voyageurs (en France). Cet honneur revient en réalité à la ligne de Saint Etienne à Lyon, dont la concession remonte au 7 juin 1826 et qui fut inaugurée en partie, au mois d'octobre 1830, sur 15 km de longueur, entre Rive-de Gier et Givors.

Le chemin de fer de Paris à Saint Germain fut inauguré seulement le 24 Août 1837 (Prix des places : 2,5 francs ; 1,5 francs et 1 franc. Durée du trajet 28 minutes. Nombre de voyageurs : 600 à peu près, fort à l'aise et bien assis)

### b) Le tunnel du Mont Cenis (12 km)

Première explosion de mines en Août 1857. Attaque par les deux bouts. Jonction le 25 Décembre 1870. Inauguration le 17 Septembre 1871.

Les accidents, quoique relativement rares, n'en firent pas moins trop de victimes : le 6 Novembre 1865, la poudrière – qui contenait 13.000 kg de poudre – fit explosion et coûta la vie à une dizaine d'ouvriers. Les éboulements, les explosions de la mine, les rencontres dans l'obscurité avec les wagons de déblais causèrent bien des accidents souvent suivis de morts ; il y eut plus de quarante morts violentes au total...

### c) Les funiculaires

Ce mode de traction a pris un développement considérable en Amérique et nous avons fort peu de choses à mettre en regard des 120 km de lignes à traction

par câbles que possèdent ensemble New York, Saint Louis et Melbourne et du funiculaire de 32 km qu'on a inauguré récemment à San Francisco...

... On a tout récemment terminé à Paris l'installation d'un tramway funiculaire qui va de la place de la République à l'église de Belleville, en remontant le faubourg du Temple et la rue de Belleville ; on projète de relier la Butte Montmartre à la place de la Trinité... Entre les deux rails, noyés dans le pavé qui recouvre la chaussée et séparés par un écartement d'un mètre, se trouve une rainure profonde de 35 cm dans laquelle circule le câble sans fin... Le câble, d'un diamètre de 3 cm, est en acier ; il mesure 4.150 mètres et pèse 13 tonnes ; il est entraîné par deux machines "Corliss" de 50 chevaux... Les trains sont composés de 2 voitures de 22 places chacune ; ils circulent 18 heures par jour, avec 12 départs à l'heure...

#### d) Les ponts suspendus

Construit en 1820, le Pont de Berwick, sur la Tweed (en Angleterre), est à la fois le plus important et le plus long des ponts à chaîne : 110 mètres.

Construit entre 1851 et 1855, celui que l'ingénieur Roebling a jeté sur le Niagara est des plus remarquables. Ce pont, qui sert à la fois à une voie de chemin de fer et à une voie charretière placée au-dessous de la première, a 249,75 mètres de long. Quatre câbles de 25 cm de diamètre supportent les deux tabliers...

C'est le même ingénieur qui construisit, du 26 Décembre 1869 au 24 Mai 1883, le pont de Brooklyn (1.053 m). Quatre câbles ont été jugés nécessaires pour supporter le poids énorme du tablier... Ces câbles sont presque aussi gros que le corps d'un homme et ils sont formés de 5.296 fils d'acier de 3 millimètres d'épaisseur. Leur longueur est de 1.090 mètres et leur poids dépasse 353.500 kg. L'inauguration eut lieu en 1883 : 50.000

personnes se trouvèrent sur le pont lorsqu'une panique effroyable se produisit, sans motif apparent : les pickpockets, dit-on, l'avaient provoquée ; il y eut plus de 20 morts et 80 blessés.

#### e) Le projet de pont sur la Manche

On se souvient des discussions du Parlement Anglais auxquelles a donné lieu, il y a quelques années, le projet d'un tunnel sous-marin ; on sait l'échec définitif qu'a subie cette idée audacieuse qui, d'après les ingénieurs les plus compétents, basée sur de longues et consciencieuses études, était parfaitement réalisable... Il a donc fallu renoncer au tunnel...

Le projet de pont actuel, établi sous les auspices d'une société anglaise, le Channel Bridge Co, par MM. Schneider, directeur des usines du Creusot et Hersent, entrepreneur des travaux du Canal de Suez, devrait atteindre une longueur de 32 km... Le pont serait composé de travées métalliques reposant sur des piliers séparés par des intervalles de 100 à 500 mètres... Les portées de 500 m n'effraient plus les ingénieurs et on les réalise aujourd'hui avec une sûreté parfaite.

### **Les Métropolitains**

#### a) Les capitales étrangères

Londres, New York et Berlin sont dotés d'un réseau métropolitain.

Londres en sous-sol, y compris deux tunnels sous la Tamise : le Thames Tunnel, construit en 1832 et un nouveau, construit en 1870 en amont de la Tour de Londres.

New York et Berlin ont adopté un réseau aérien.

New York ayant peu à perdre au point de vue pittoresque, quelques rues seulement étant réservées aux habitations de luxe, n'hésite pas à coiffer rues et avenues de voies ferrées aériennes... Rien de plus



extraordinaire que l'aspect de la 3<sup>ème</sup> avenue... de chaque côté de la rue, au dessus de la tête des chevaux, soutenue par des supports si fragiles que de loin ils semblent disparaître, plane cette image de la stabilité et de la puissance, une ligne de chemin de fer... Pour entrer dans la vieille ville, les angles des rues étant à 90°, il arrive que la voiture se trouve à peu près suspendue dans le vide, formant la corde de l'arc de circonférence décrit par les rails...

A Berlin, le métropolitain est plus modeste ; inauguré en Février 1882, sa longueur totale est de 11,26 km.

#### b) Paris

Paris n'a pas de métropolitain, mais seulement deux projets récents, présentés l'un par la Compagnie des Chemins de fer du Nord, l'autre par la société Eiffel.

Le premier projet, souterrain, n'aurait pour but que de prolonger les lignes du réseau du Nord jusqu'aux Halles Centrales et jusqu'à l'Opéra.

Le second est plus complet : il commence à la Madeleine, suit les grands boulevards jusqu'à la place de la République, puis les boulevards Voltaire et Richard-Lenoir jusqu'à la place de la Bastille où il se raccorde au chemin de fer de Vincennes. De là, le métropolitain gagne la gare de Lyon, puis traverse la Seine pour atteindre la gare d'Orléans et revient ensuite sur la rive droite pour aboutir à la Madeleine, formant ainsi une boucle fermée.

... On sera forcé de remédier à l'impossibilité d'aérer suffisamment le réseau souterrain en employant, au lieu de locomotives ordinaires, un système de traction spécial fonctionnant soit par l'électricité, soit au moyen de machine sans fumée ni échappement de vapeurs de condensation...

## **Les Paquebots**

La "Normandie", construite en 1883 avec une coque en fer, a 140 m de longueur et 15,2 m de largeur ; son tirant d'eau moyen est de 7,30 m. Il peut recevoir 1.037 passagers dont 147 de première classe, 70 de deuxième et 800 de troisième ; son tonnage est de 6.300 tonneaux et sa puissance de 6.600 chevaux. Sa vitesse est de 15,5 nœuds, et lui permet de faire le voyage du Havre à New York en 9 jours environ.

La "City of Rome", construite en 1880, a une longueur de 164 mètres et un tonnage de 8.300 tonneaux ; il peut recevoir 1.500 émigrants et 271 passagers de chambre...

Mais le plus grand est la "CITY of New York", surnommée JUMBO, dont le tonnage est de 10.500 tonneaux. Il mesure 172,20 mètres de long et 19,58 de large. Lancé le 15 Mars 1880, il file 20 nœuds...

## **Les lignes télégraphiques et téléphoniques**

La première ligne de télégraphie électrique fut construite en Angleterre sur le Great Western Railway en 1838. Ce ne fut qu'en 1842 que la France suivit le mouvement : entre Paris, Saint Cloud et Versailles tout d'abord, puis entre les deux premières stations du chemin de fer de Paris à Orléans ensuite. Les choses en restèrent là jusqu'en Janvier 1845, époque où l'on entreprit une ligne de Paris à Rouen ; dès le 4 Mai suivant, M. BREGUET envoya la première dépêche de Rouen à Paris.

... Mais la télégraphie électrique, qui a eu à son heure un si grand retentissement, est déjà surpassée par la téléphonie acoustique, c'est à dire par le téléphone.

En 1881, Boston était relié par des fils téléphoniques avec plusieurs villes : Providence et Worcester à 64 km, Springfield à 128 km...

En 1882, Berlin et Hambourg se trouvèrent reliés téléphoniquement par 228 km de fil, de même que Venise et Milan par 284 km...

La même année, des essais se firent entre la gare de Paris et celle de Nancy. En 1885, la ligne téléphonique de Rouen au Havre (90 km) a été livrée au public.

... Le premier câble sous-marin entre la France et l'Angleterre fonctionna en 1850, une seule journée ! En 1851, un nouveau câble fut établi. Ce câble, plusieurs fois réparé, est celui qui fonctionne aujourd'hui...

Le 18 Août 1858, Cyrus Field inaugurait le premier câble transatlantique ; mais ce succès fut de courte durée, car 23 jours après la pause, les communications cessèrent. Il fallut attendre le 25 Juillet 1866.

... les câbles sous-marins sont composés de la même façon que les lignes aériennes, à la différence près qu'ils sont enduits de guttapercha...

### **Les charpentes métalliques**

La première charpente métallique, aujourd'hui démolie, fut construite dès le début du siècle pour remplacer la charpente de bois de la halle aux blés de Paris (sur l'emplacement de l'actuelle Bourse du Commerce), détruite par un incendie en 1802. Elle avait la forme d'une coupole.

Mais la vraie première réalisation de charpentes métalliques fut la construction des Halles par Baltard, inaugurées le 12 Août 1857.

*Sont aussi citées les réalisations des grands palais des expositions :*

- Le Palais de Cristal (1851) à Londres : 8 hectares couverts.

- Le Palais de l'Industrie (1855).

- Le Palais de l'Exposition de 1867 : 151.751 m<sup>2</sup> au milieu du Champ de Mars.

- Le Palais du Champ de Mars en 1878 : fermes de 35m de portée.

- Les Palais de l'Exposition de 1889 : Palais des machines, Palais des Beaux-Arts, Palais des arts libéraux, Dôme des Industries diverses (toujours sur le Champ de Mars)

### **La Tour Eiffel**

Les fondations devant s'établir à 5m au-dessous du niveau de la Seine, M. Eiffel employa la technique des caissons à air comprimé qui, fourni par deux cheminées verticales, refoulait l'eau qui tendait à s'infiltrer. Les ouvriers, enfermés dans le compartiment inférieur, éclairés par des lampes électriques, creusaient le sol à l'aide de pelles et de pioches... Pour passer du caisson au dehors, les ouvriers devaient entrer dans une cloche intermédiaire... En général, le travail dans les caissons n'était pas sans danger pour les ouvriers. Ce n'est pas que le séjour dans l'air comprimé présente en lui-même de graves inconvénients : ... sensations particulières dans le tuyau nasal... une sorte de bourdonnement dans les oreilles, qui disparaît bientôt...

Contrairement à la légende, les piles ne reposent pas sur des vérins, mais sont bien ancrées au sol ; en fait, les vérins logés dans les sabots en fonte des pieds devaient servir à déplacer de quelques centimètres les piles pour les ajuster avec les poutres horizontales de 42m de long, situées à 45m du sol.

... Les moindres détails de la construction avaient été prévus et ainsi qu'il l'avait annoncé, M. Eiffel a arboré le drapeau le 31 Mars 1889... La tour avait été divisée en 27 panneaux, chacun ayant donné lieu à une épure distincte, qui elle-même a été développée en un grand nombre de dessins géométriques dont toutes les dimensions ont été calculées, à l'aide des logarithmes, à

une fraction de millimètre... Quarante dessinateurs et calculateurs, installés dans les bureaux de Levallois-Perret, ont consacré deux ans à ce travail minutieux...

... Les avant-postes, c'est à dire les points les plus élevés, ont été confiés à des riveurs d'élite, payés 1 franc de l'heure... Ils reçurent une prime de 100 francs lorsque le 3<sup>ème</sup> étage fut terminé...

*1989*

## VIC REPETITA

### Dédicace

Le dithyrambe qui suit s'adresse à Jeannine et Guy PEGOT, ci-après désignés par "les PORK" (sans S) ; ils l'ont largement méritée et vous m'en donnerez acte. Toutefois, que tous ceux qui ont eu l'émérite courage de déjà organiser une réunion de promo y trouvent, sans aucune flagornerie, toute ma gratitude.

### Envoi

Nous étions déjà venus il y a vingt cinq ans ; une paille ! Tous les risques pour tous : rien de plus périlleux que de rajeunir un grain de souvenir dans un chapelet de souvenirs. Tous les risques pour les PORK, organisateurs téméraires et expiatoires.

### Jeudi 12 Mai

Vic sur Cère ne pouvait absolument pas éviter de nous accueillir ; cerné, Vic sur Cère ; encerclé par les PORK qui n'avaient pas lésiné sur la manière : itinéraires personnalisés, fléchés de bout en bout ; 3615 code IT en avant-première, et sur mesure s'il vous plaît ! Le seul aléa, c'était l'ordre d'arrivée, un aléa tellement parfait qu'il restera le seul phénomène encore inexpliqué aujourd'hui, échappant à toute mesure et – a fortiori – à toute mémoire. Encore que les PORK, dans leur grande sagacité, surent nous prévenir à temps de ne point attendre l'arrivée de Bize ni de Cortot, pour la définitive raison qu'en tout dernier ressort, ils n'étaient point partis.

### Vendredi 13 Mai : le matin

Le début d'un jour de chance, évidemment.

Visite de Vic sur Cère et déluge cantalien ; deux spécialités rares chacune dans sa catégorie ; exceptionnelles ensemble. Aurillac capitale des parapluies ? Fadaises à l'état pur. Si vous passez par là,

poussez donc jusqu'à Vic en Carladéz, quelques lieues à l'ouest : on dit ici qu'Anne d'Autriche y était venue "prendre les eaux" ; nous aussi.

Et pourtant, merci Madame LAPARRE pour tout l'amour que vous portez à vos vieilles pierres et à vos toits de lauzes et qui, ce jour là, vous le rendirent si mal ! Merci pour la maison des Princes de Monaco (mais oui, Stéphanie), pour celle de Coffinhal, pour l'ancien hôtel des juges d'appaux (cour d'appel) ou encore la très belle fondation Bertrand et son superbe cantou, maison de retraite si chère au cœur des PORK. Et si le presbytère ne s'ouvrit pas à vos injonctions, nous ne vous en voudrions pas, ni à monsieur le Curé, trop occupé sans doute à intercéder pour nous en haut lieu, pour une improbable accalmie. Et si notre indiscipline vous a conduite à quelque peu tirer encore plus haut sur le registre cristallin de vos cordes vocales, ne vous en voulez pas : les gentils garnements que nous avons été n'en ont pas moins beaucoup aimé ce que vous aimez tant.

### **Vendredi 13 Mai : l'après-midi**

Randonnée motorisée trois étoiles en haute Auvergne, confort "Pullman" au cœur du "Pays vert" : puys, laves et basaltes, pâtures et burons. Le tout sous ciel clairèt, sans brume ni cogère, même à l'altitude ultime. Merci les PORK pour votre autorité sur les cinq éléments et tous les autres impondérables météorologiques domptés d'un simple coup de fil entre poire et fromage.

Merci pour le circuit aux très larges espaces, tout de courbes et de crêtes, de vallées arrondies et de rivières lovées, faussement nonchalantes, aux irrésistibles promesses de truites ! Merci pour la sonorité méridionale, sauvage et chaleureuse de la litanie des noms qui le jalonnent : Thiézac, Le Lioran, Puy Griou,

Plomb du Cantal, Puy Mary, l'Alagnon, la Santoire, la Jordanne et la Maronne, le Pas de Peyrol, Salers, Anjony et Tournemire... J'en oublie sans doute...

Merci pour le dernier carré de neige que vous nous aviez conservé, bien au frais, face nord du Pas de Peyrol.

Merci pour la visite de Salers et la précision des quelques feuillets que vous nous aviez mijotés pour nous guider dans le rude décor de ce bourg tellement pittoresque : son église romane avec sa Piéta et ses tapisseries d'Aubusson, le Beffroi, la place Tyssandier et son trésor de sublimes demeures (moyen âge et renaissance) où, selon son cœur ou son penchant, l'on peut encore reconnaître dans les fugitifs reflets de sa fabuleuse histoire tantôt l'image gracile de Mlle de Fontanges, tantôt la silhouette plus compacte de Tyssandier d'Escous, l'inventeur des bovidées locales.

#### **Vendredi 13 Mai : plus tard**

Oui, quelques dizaines de virages plus tard – quelque peu sévères pour le cœur et les dents – retour sur soi d'un demi millénaire pour admirer les magnifiques restes du château d'Anjony et de son guide-propriétaire de marquis, authentique descendant d'un compagnon de Jeanne d'Arc et à la galanterie intacte (n'est-ce pas mesdames ?).

Quadruple donjon aux trois étages superbement meublés et coiffés d'un vertigineux chemin de ronde. Témoignage brillant, en quelque sorte, de l'histoire toute simple des deux familles d'Anjony et de Tournemire : on s'aime un temps, puis on se bagarre sec, on marie les enfants, on rase bas le château de l'autre, mais on a la rare élégance de laisser son nom au village. Chapeau l'ancêtre !

#### **Vendredi 13 Mai : bien plus tard encore**

Soirée michée. Démarrage sur les rotules ; mais buffet largement garni aidant et sono généreuse,



l'ambiance va crescendo et le bouquet final éclate tout en jerk et farandole (mais où sont donc passées les cabrettes et bourrées d'antan ?). Le grand tonus, celui des souvenirs flamboyants, des histoires tonitruantes répétées à l'envie, des émotions à nouveau partagées, des rappels de vieux cabots, des émerveillements encore candides, l'album haut en couleurs aux éclairs de flash-back de cette sacrée promo, aux pages clinquantes ici, là quelque peu meurtries, jamais fanées.

### **Samedi 14 Mai : le matin**

Sérieux

Réunion de promo ; voir CR

### **Samedi 14 Mai : l'après-midi**

Visite du vieil Aurillac et achats guidés par les PORK eux-même, s'il vous plaît...

Principalement la vieille ville aux porches et façades anciennes : rue de Noailles, place de la porte d'Aurinques, rue Vernemouze et, près de l'hôtel de Ville, la maison Consulaire et le Théâtre. Place Gerbert aussi : vous le savez sans doute, Pape français, plus connu il est vrai sous le nom de Sylvestre II et qui aurait ce jour quelque mille ans !

Achats de saucissons locaux, aux larges chairs carrées, de tripoux, de bouriols, de pounti, mais aussi de ce moelleux Cantal promis aux truffades généreuses...

### **Et puis, tous les jours...**

Exposition permanente de souvenirs de KIN et de produits du terroir ; assortiment curieux et original, un brin surprenant au premier contact, au symbolisme encore plus hermétique. Et pourtant, quelle charge affective dans ces vieilles photos du Champ d'Off, des Trads et des Ats ; encore une fois, merci les PORK !

Enfin, quelques événements simples de la vie quotidienne :

- les joueurs de tennis ont joué au bridge ; la pluie a gagné dès la première manche...

- Ozed dessine toujours des voitures ; aujourd'hui, il le fait dans sa tête et vous le raconte : c'est encore plus beau...

- Le Pionce a crevé de sa roue avant gauche...

- Katastroph...

Et puis non, j'arrête ; je ne vais quand même pas refaire le compte rendu de l'année dernière... ni préparer celui de l'année prochaine...

Juré !

*C'était à Vic sur Cère en 1988*



## **SALUT : JE N'AI RIEN VU ET JE NE DIRAI RIEN**

Je l'ai juré, craché par terre, cette année, je ne ferai pas le compte rendu de la réunion de promo ; d'ailleurs, vous l'avez bien vu, je ne l'ai pas fait et c'est trop tard.

Je sais même plus qui était venu dans ce foutu bled du bout du Morbihan, qui avait balancé sa météo cul par-dessus tête, où il ne flottait même pas et où le soleil avait cogné fort sur la tronche des gars de la radio, qui parlaient de record de température ; pour le folklore, raté : même pas un biniou et pas plus de cornemuse...

Quelqu'un a dit, je ne sais plus qui, que nous étions nombreux, que c'en était même un record – encore – et qu'il avait fallu changer de crèche. Ce n'est pas pour dire, mais ça, on ne l'a pas regretté, surtout rapport à la bouffe.

Mais moi, je ne sais pas si on était vraiment nombreux, j'ai pas compté. C'est vrai qu'à l'apéro, dans le potager de l'hôtel, j'aurais pu, vu qu'on s'est retrouvé plusieurs fois pour beugler quelques vieux cantiques : même que ce n'était pas beau du tout, et que de mon temps, les k'nibs et les pompes auraient volé bas.

Quand je pense que Belot enregistrerait ça sur magnétophone pour une hypothétique reconstitution ! Salut le paléontologue...

Et puis compter, c'était le boulot de notre guide ; elle n'arrêtait pas de le faire, chaque fois qu'on montait dans le car, à chaque excursion et à chaque retour ; impossible de larguer personne, impossible de se tirer et, suppose qu'elle aurait paumé quelqu'un, bien joué, elle a rien dit.

Pourtant l'occase n'a pas manqué : des cailloux de Carnac aux trous de piafs de Belle Ile (l'Apothicaierie qu'ils disent, les indigènes ; pardon Bob...) en passant par

le port de La Trinité, la ballade dans le golfe du Morbihan (L'île aux Moines et bien d'autres) et toutes les vieilleries des bas quartiers de Vannes... Que c'en était une vraie galère !

Dans tout ça, moi, j'étais un touriste, comme les autres, ni plus, ni moins ; et un touriste, est ce que ça fait un compte rendu ? Je vous le demande...

Je n'ai donc rien compté, c'est sûr, et j'ai rien noté non plus ; j'ai donc rien à dire, c'est logique. Je n'ai même pas vu Katastroph piquer un menhir, et pas vu, pas pris. A peine si j'ai entendu quelques Vannes, encore plus minables que d'habitude : l'île aux Moines et l'île aux curés 'd'Arz) ; y a pas de jus à l'île de Houat ; ça valait Le Pen de venir à La Trinité. Oui, on a fait fort (de Penthièvre) ... Stop ! J'ai honte !

Si, j'ai vu Dule et lui, ça faisait trente piges que je ne l'avais pas vu et ça, vous pensez bien, ça vous fout un peu les glandes...

Surtout qu'avec son épouse, il avait tellement bien fait les choses que non seulement ça méritait sûr le déplacement, mais aussi qu'ils méritaient, eux, qu'on revienne, ne serait-ce que pour les applaudir.

Trois questions pourtant :

- Dis, Dule, ôtes moi tout d'abord une méchante gamberge : le franc gaélique avait-il vraiment plongé bien bas ces jours-là ou bien as-tu des dons d'économiste à déculotter le grand Babar ? Au prix que j'ai payé, je reviendrai.

- Dis Dule, tu l'as fait exprès de me refiler, à moi, un réveil en cadeau ? Y-a-t'il injure ou malice ?

- Dites, tous les autres, pour le prochain coup, trouvez une autre poire, car moi je fatigue comme c'est pas possible et je suis vraiment trop con.

*C'était à Quiberon, en 1989*

## LE CAUCHEMAR D'UN PIONCE

- Au secours, vous tous, je cauchemarde et la sonnerie est en rideau ; pincez-moi les fesses, tirez-moi les arps, balancez-moi au lac...

- Non, non, pas au lac... A la couleur du saumon qu'ils nous ont servi sur le bateau, pour le purifier, ils n'ont pas dû mégotter sur la dose de détergent !

- Doucement, allez-y doucement, les copains. Ne serait-ce que pour vos retraites. Ne cassez pas le seul – ou presque – qui bosse encore ; enfin, qui cotise.

- Il pleut ? Il caille ? C'est la déroute du côté des calèches ? du côté de la vieille ville ? On manque de pépins ? Les taxis de la Marne font faux bond ? C'est Grouchy ? Les bus sont à la bourre ?

Pas de panique, ayez confiance... Katastroph fait la navette et, sous le déluge, imperturbablement, Natols fait sécher des fleurs pour nous les offrir !

- Mais quel est le fol<sup>2</sup> qui nous a réunis à Noël sans nous prévenir ? On aurait su, on serait venus, bien sûr ; mais on se serait équipés.

- Non, non, Zident ! Arrête de brûler ton film ; elles ne sont pas si moches que ça... les autos de l'époque.

- Et puis, arrêtez la musique, les gars. Abattez les musiciens ; pas Belot, non, là il n'y est pour rien. Cassez la sono, faites quelque chose. Vite, vite ; on assassine les tubes de notre jeunesse.

Mais ne tirez pas sur le canari, bon dieu ; vous voyez bien que c'est Zoizo !

- Le Fils est là ? Qu'il se montre ; je l'ai entendu en raconter une, plus subtile encore que la dernière fois... Et

---

<sup>2</sup> On peut changer 2 des 3 lettres

Zagueuls ? Je l'ai entendu en pousser deux ou trois... Et le Pork ? Je ne l'ai pas entendu du tout !

- Dule ? Ah, lui, il n'est pas là ? Bien sûr, je le comprends et lui pardonne : en Bretagne, il fait toujours soleil. Et puis, il a raison : le métro de Rennes est une vraie connerie ; il ne vient même pas jusqu'à Annecy. Par ailleurs, il n'aurait même pas pu prendre le TGV : José l'a détourné du côté d'Aix !

- Le Kanass n'est pas là non plus ? Mais comment va-t-on former le monôme ?

- Bon, voilà le Zabrun, maintenant, béret toujours fringant, qui fait son marché avec Fangio. Il a déjà cent ans, lui. Pourquoi a-t-il rasé la cité Luc, lui ou un autre ? Pourquoi ont-ils cassé le château d'eau ? Comment va-t-on faire maintenant les mégadraps, les nuits de 508 ? Qu'ont-ils fait du Champ d'Off ? Où sont allés brouter les chèvres d'antan ?

- Le Sastre est dans la mêlée, celle de Bègles-Bordeaux ; ils ont gagné !

- Costa fait son jogging, à la française : un tour de valse, un tour de lac, un tour de valse ; quelle santé !

- Je suis peinard pour la prochaine fois : L'Arbi prend des notes. C'est sûrement pour faire le compte rendu...

- Zaccu au vert ! Nom de Zeuss...

Ah ! Il fait jour maintenant et je suis complètement réveillé. Certes il pleut toujours sur Annecy, le Semnoz est sous la neige et le panorama bouché à quelques dizaines de mètres. Ça permet de resserrer le cercle d'amitié, surtout autour d'une fantastique Croûte au Fromage ; et puis, la bataille de boules de neige, c'était une première et assez formidable !

D'autant plus qu'on était très nombreux, à friser les records : 29, je crois ; ce qui a fait, au plus fort, avec les épouses et la descendance, 66 à table.

Dans un rêve de Pionce, il y a forcément quelques manquants. Je ne leur en veux pas ; et j'espère bien vice versa !

Bravo pour la Strass de l'Escargot dans son ensemble, qui avait organisé cette année la réunion, et merci à chacun d'eux ; même si le Kroks avait poussé son optimisme un peu loin en dessinant l'affiche.

L'hôtel Beauregard est aussi bien au naturel que sur le prospectus, et la pluie a épargné notre balade en bateau. Elle a un peu accéléré notre visite d'Annecy, mais ceux qui connaissaient la ville l'ont retrouvée avec plaisir et je suis sûr que les autres reviendront.

La soirée dansante avait peut-être, par moments, des airs de films de Ciné-Clubs, mais qui s'en plaindra ?

La vraie séance de projection a déclenché bien des rires et de joyeuses exclamations, mais suscité aussi une certaine émotion. Comme on n'a pas pu la terminer, on la reprendra l'année prochaine, avec les diapos et peut être quelques nouveaux films, si les camescopes étaient correctement chargés !

Enfin bravo aux bordelais qui, une nouvelle fois, ont accepté d'organiser la prochaine réunion, dans le Périgord, paraît-il !

*C'était à Annecy en 1991*





## DANS CE PAYS

Dans ce pays, le soleil se réveille en chantant, tous les jours ; enfin, presque.

Ce matin-là, je crois bien qu'il avait quelque peu modifié son répertoire, troquant le tempo de la farandole pour des sonorités tantôt viennoises, tantôt martiales et même gaillardes. Pour quelques étranges paroles aussi, et des propos curieux qui n'étonnèrent pourtant personne, tant leur était naturel ici d'entendre le fer gémir, là se dérouler une très mystérieuse exançoïde, mais aussi de saluer bien allègrement les filles d'une dame Bertrand...

Sans doute savait-il, notre ami le soleil, de Mike, du Kanass et du Gorgu lui-même, que ses vieux amis étaient venus une nouvelle fois sceller leur amitié.

Pourtant, moi je l'ai vu, le soleil, se cacher. Oh, pas longtemps. Le temps de laisser passer Larbi. Car il le connaît trop bien, celui-là, qui sous le prétexte de rechercher des énergies nouvelles ne pense qu'à le faire bosser !

Dans ce pays, la nature vous accueille en chantant. Pour peu qu'on les connaisse, qu'ils vous reconnaissent, les arbousiers et les lentisques, les chênes lièges, les pins et les micocouliers, jouant d'un dernier souffle de mistral, vous fredonnent une douce mélodie, que les cigales emplissent de leur lancinant crissement.

Et elle nous a bien reconnus, dame nature ; et elle nous a fait fête, dans l'explosion des couleurs et des parfums têtus de ses fleurs de printemps. Elle ignorait, la pauvre, et nous aussi, ses terribles cris de douleur et la triste complainte de ses grands deuils de l'été.

Dans ce pays, le parler se décline en chantant ; c'est bien connu et les meilleurs auteurs l'ont chanté. L'accent, qui façonne les mots de tous les jours à ses sonorités de fête,

remplit de ses exubérances les moindres exclamations. Merci, les indigènes, de nous l'avoir gardé si bien et servi si chaud !

Dans ce pays, tous les sports se pratiquent en chantant. Souvent du haut des gradins et sur l'air des lampions, car en bas, sur la pelouse, on y trouve des fadas ; des fadas de talent certes, mais des fadas ; venus du nord, bien au-dessus d'Avignon, ou bien du sud, même d'outre sargasse.

Pourtant certains, que personne n'eut le mauvais goût de plaindre ni de dénoncer, portaient fièrement leurs raquettes. Qu'en ont-ils fait ? Le saura-t-on ?

Personne ne dénoncera non plus ceux qui, la gouaille haute et le geste avenant, au grand jour certes, mais à l'ombre, préférèrent le jeu de boule local.

Dans ce pays, les Gadzarts se retrouvent en chantant ; des airs assez vieillots, hurlés un peu trop fort pour masquer l'émotion, des textes dérisoires de solennel, qui retrouvent spontanément leur juste place sur la trame des souvenirs. Et puis ces quelques mesures, ces bribes de quatrains que l'ami Belot a fini par recoller au bout de sa longue traque...

Dans ce pays merveilleux où nous avons toujours vingt ans...

Et puis, dans ce pays, s'il convient aux absents d'excuser leur forfait en chantant, voilà mon chant expiatoire. Recevez-le, amis, avec votre indulgence coutumière...

*C'était à Sophia Antipolis, en 1990*

*Note : J'ai fait ce compte-rendu de Réunion de Promo sans y avoir participé.*

## **PAGES D'ANTAN**

### **AVERTISSEMENT**

Ces quelques pages sont extraites d'un vieux manuscrit anonyme, oublié et écorné par le temps et manifestement destiné à des péquins, sans doute de très proches péquins.

Je les ai exhumées avec plaisir car elles sonnaient à mes oreilles, en dépit d'un brouillage naïf, un air terriblement familier que l'âge permet, peut-être, d'entendre dans des sonorités privilégiées ; même s'il y faut mettre quelque indulgence.

### **ENTRER AUX ARTS ET METIERS**

Le concours d'entrée aux Arts et Métiers était une épreuve consistante et sérieuse : deux jours d'écrit, localement, et pour ceux qui franchissaient cette première étape, trois jours d'oral sur place, à AIX en PROVENCE.

Comme c'était quasiment la règle, Robert dut s'y prendre à deux fois pour réussir. Une première fois l'année de son second Bac. Son collège affichait cette année-là une assez bonne réussite, puisque quatre élèves étaient admissibles : outre Robert, le novice, il y avait deux redoublants, André LAPORTE et René CAZAL, et celui qui en était à sa troisième tentative, Hubert MALVOISIN.

Le déplacement jusqu'à AIX en PROVENCE était alors encore presque une aventure : on le faisait en train de nuit....

..... Au petit matin, MARSEILLE apparut, plus colorée et plus sonore encore que ce que Robert n'avait pu qu'imaginer, faute de télévision et même de cinéma en couleur ! La correspondance pour AIX laissait quelque

temps pour lui faire une très rapide visite de plaisir : les cent marches de la gare St-Charles, la Canebière et le Vieux Port ; aller et retour sans escale. La Bonne Mère, il l'avait vue de loin ; le temps était trop court pour un pèlerinage, et la tête était déjà aux épreuves toutes proches. Hubert MALVOISIN avait bâti toute une stratégie, pour l'épreuve d'Anglais : elle incluait une longue présentation personnelle qu'il avait apprise par cœur. Il la répétait inlassablement depuis la veille :

- My name is Hubert MALVOISIN ; I am born the...

A AIX, l'école surprenait par sa majesté : le cours des Arts et Métiers aux somptueux platanes, l'immense jardin public qui lui faisait face, avec son kiosque à musique, les tons ocre et vert des façades, l'harmonie des proportions des cours internes et des bâtiments, la solennité des amphithéâtres, d'autant plus intimidants qu'ils recelaient déjà les instruments des épreuves, l'immensité des ateliers...

Au fur et à mesure de leur arrivée, les candidats étaient orientés vers les deux dortoirs où ils étaient hébergés, impressionnants par leur capacité, d'aux moins cinquante lits chacun.

A l'exception de celle d'Atelier, qui était programmée sur deux demi-journées, les épreuves n'avaient à obéir à aucun ordre préétabli, et chacun avait - si l'on peut dire - le loisir d'assister un moment aux séances d'interrogation des autres, ce qui permettait d'apprécier le style et l'humeur de chaque professeur et, en conséquence, de choisir le moment apparemment opportun pour "plancher", et de régler son comportement.

Les professeurs mobilisaient trois candidats simultanément, devant trois tableaux de souffrance : pendant qu'ils en interrogeaient un, les deux autres préparaient chacun leur prestation. Lorsque la note tombait, dans le silence angoissé des spectateurs, un

nouveau candidat se présentait, tirait ses questions au hasard dans les papiers pliés qui jonchaient le bureau, prenait la place du sortant et inscrivait son nom en capitales en haut et à gauche du tableau. Le professeur passait alors au suivant...

Assis sur les marches extérieures de la salle d'Anglais, juste avant une entrée en scène dont le moment lui paraissait propice, Hubert MALVOISIN faisait un ultime réglage.

- My name is Hubert MALVOISIN. I am born the...

C'est sans appréhension, ni préparation de ce niveau de sophistication, que Robert entra en salle de Chimie. La réputation du professeur, Monsieur CASTAIN, était solidement établie et bien connue depuis longtemps dans toutes les classes de préparation du midi de la France. Colportée par des générations de recalés, elle était telle que le pire pouvait être assez naturellement envisagé.

Il ne s'attendait pas, cependant, à rester deux heures et demi devant le tableau ; par deux fois en effet, Monsieur CASTAIN refusa de le libérer à l'issue de l'interrogation, le relançant jusqu'à ce qu'il s'empêtre définitivement. La séance devint l'attraction de la fin de journée, la publicité s'en faisant bientôt dans tous les amphis par des chuchotements inquiets et crispés.

Elle se termina par une sentence claire, sans appel :

- Monsieur DUBOURG, quel âge avez-vous ?...

Ah oui... vous avez le temps... vous reviendrez l'année prochaine. Robert, enfin libéré mais quelque peu sonné, rencontra alors dans la cour son ami Hubert MALVOISIN, qui compatit.

- Et toi, l'anglais ?

- Ne m'en parle pas... Il ne m'a pas laissé commencer et a démarré sur un autre sujet... Dur, dur...

Les épreuves orales ainsi terminées, Robert et ses camarades prirent, pour visiter MARSEILLE, un peu plus de temps qu'à l'arrivée. Ils poussèrent même jusqu'au Château d'If.

Comme tous les ans, les résultats tombèrent au journal officiel du 15 Août. Hubert MALVOISIN et André LAPORTE étaient admis ; René CAZAL et Robert étaient renvoyés à des espérances de jours moins funestes.

Pour cette nouvelle année de préparation au concours, par sa réussite anticipée au second Bac, Robert s'était placé dans des conditions optimales....

Le concours lui-même, dépourvu des charmes de l'inédit, manqua singulièrement de relief et, Monsieur CASTAIN étant absent des épreuves orales pour cause de mutation, Robert ne put même pas tenter une revanche. Les deux seules anecdotes vinrent des épreuves de Mathématiques.

Au moment où Robert allait entrer dans la salle, il en vit sortir précipitamment un candidat, poursuivi par l'examineur qui, furieux, lui criait :

- Et n'y revenez pas, Monsieur ! Et si vous me rencontrez, changez de trottoir !

Ainsi averti, Robert aurait dû se méfier. Son épreuve comportait une question de géométrie descriptive, à laquelle il eut tôt fait de trouver les trois solutions susceptibles de lui assurer une note plus qu'honorable. S'estimant prêt à affronter sa propre interrogation, alors que le premier des trois candidats en lice n'avait pas encore terminé, il se retourna pour assister à celle des autres.

- Monsieur DUBOURG, que faites-vous là ?

L'apostrophe de l'examineur, sur un ton qui n'était pas sans rappeler celui qu'il venait d'entendre dans le couloir, était sèche.

- Monsieur, j'attends. J'ai fini...

- Fini ? Comment fini ? dit-il en parcourant rapidement les notes inscrites sur le tableau.

- Sachez, Monsieur, qu'on n'a jamais fini.

Dans cette ambiance d'orage, Robert piqua son nez sur le tableau et, tout en peaufinant ses arguments, attendit impatiemment son tour.

Balayant d'un revers de bras les solutions qu'il avait identifiées, l'examineur demanda une quatrième solution :

- Faites-moi un changement de plan...

Robert s'exécuta sans aucune difficulté et, alors qu'il se reprochait de n'avoir pas trouvé cette solution tout seul, il en entrevit une cinquième, de surcroît plus élégante :

- Ce serait plus simple de faire une rotation sur l'axe OM...

- Sortez !

La note dut être à la hauteur de l'échange.

## **RITES INITIATIQUES**

KIN, à prononcer "cayenne", est le nom de l'école des Arts et Métiers d'AIX en PROVENCE.

Comme tous les ans, la rentrée à KIN avait été chaude ; les "Vénérables Anciens" - c'est ainsi que devaient être désignés les élèves de troisième année - avaient accueilli les "Conscrits" selon les dures formes habituelles aux longues traditions de l'école. Le tout sous l'œil attentif et amusé des élèves de deuxième année, "les Pierrots".

La quasi-totalité du premier trimestre était consacré aux longs rites initiatiques, appelés "trad's". Non sans qu'auparavant eussent été définies les lignes du parrainage, chaque ancien s'étant choisi un filleul qui devait le servir, par exemple en préparant, à l'occasion, son café ; en contrepartie, il devait quelque peu le



paterner dans les épreuves qu'impliquaient les "trad's". Entre les deux, désigné par le lignage de l'année précédente, un "Pierrot" s'insérait, dont le rôle était, au moins en théorie, quasiment nul.

Les "trad's" commençaient tous les jours dès la fin du repas de midi, dont la durée était réduite au minimum par la presse des anciens, par un monôme sinusoïdal et chantant qui se terminait sur le terrain de sport, appelé ici "Champ d'Off".

- Knib's, conscrit, tu ne chantes pas...

Et de trois à dix fois dans la demi-heure que durait l'ascension quotidienne qui conduisait au "Champ d'Off", il fallait exécuter, accroupi, cette danse de cannibale d'ascendance russe. Après, c'était le "fourchetage", une séance d'interrogation en tête à tête par un ancien chaque jour différent, sur les textes sacrés écrits sous la dictée tous les soirs, à l'encre de chine, dans un carnet rituel noir à tranche rouge ; le tout, écrit et parlé dans un langage ésotérique dont la pratique, au moins pour quatre ans, allait prendre le pas sur le français et qui restera ensuite dans la vie professionnelle, pour bien des "Archis" - c'est à dire des anciens élèves - un code de complicité puéril et bien souvent touchant.

- C'est faux ; dix pompes...

Les manquements mineurs étaient sanctionnés par un "zaccu", un acrostiche à composer et à rédiger, toujours à l'encre de chine, sur une ellipse de canson de soixante-neuf millimètres de haut sur cent soixante-neuf millimètres de long.

Les manquements graves étaient passibles de l'intervention nocturne de la Bande Noire, la BN, qui était constituée d'anonymes anciens entièrement cagoulés de noir et qui n'opéraient que la nuit. Les sanctions, que le patient subissait à genoux au centre du dortoir, pouvaient aller du simple soufflet à une tonsure de plus ou moins

grande envergure, en fonction de l'importance de la faute. Les "trad's" se poursuivaient tous les soirs, par la dictée des textes sacrés et des chants traditionnels, puis par la répétition générale de ceux-ci, jusqu'à satisfaction du bon vouloir des anciens.

Ces séances de bizutage admettaient trois types de trêves.

Celles du Dimanche. Encore qu'un conscrit, sur le Cours Mirabeau, n'était jamais à l'abri d'avoir, sur l'injonction d'un ancien, à déclarer genou à terre sa flamme à quelque patiente qui n'acceptait pas toujours de se prêter au jeu, ou à quelque bascule de pharmacie, ce qui était à la fois moins risqué et moins digne. Mais il était en revanche désormais à l'abri d'avoir à astiquer les rails du tramway reliant autrefois AIX à MARSEILLE depuis l'avènement, tout récent, des trolleybus qui le remplaçaient.

Celle des entraînements sportifs qui, se répétant jusqu'à deux fois par semaine, confirmèrent et même suscitèrent forcément quelques vocations. Robert fut l'un des assidus qui en profitèrent outrageusement.

Celles que le rituel lui-même avait programmées dans la progression de l'initiation, par exemple le baptême des ateliers et la fête de la Saint Eloi.

Le baptême des ateliers était une manifestation d'autant plus obscure et désagréable qu'elle consistait, à l'issue d'un monôme de nuit qui se terminait dans une galerie souterraine désaffectée, à recevoir sur la tête une copieuse louchée d'un mystérieux mélange de sciure de bois, de limaille et d'huile de machine. Après, la lignée des parrains entrait en scène, le "Pierrot" pour le shampooing, l'ancien pour le remontant, essentiellement à base de rosé de Provence ; jusqu'à la fin de la nuit et aux confins de l'ivresse.

Pour la Saint Eloi, la règle voulait que ce jour-là, les rôles des conscrits et des anciens fussent inversés ; ceux-ci privilégiant la désobéissance, l'exercice tournait vite à la confusion. Cette année-là, seule la sortie du réfectoire fut à peu près réussie, la lance d'incendie appuyant le mouvement avec une efficacité inversement appréciée par les élèves et par la Direction de l'école, qui pourtant en avait vu d'autres...

Contrairement à ce qu'il redoutait, Robert s'accommoda assez facilement de ces rudes pratiques qui, comme l'attribution systématique d'un surnom, finalement, ne faisait que concourir à l'élaboration d'une identité de groupe et par là participer à la cohésion de la grande famille des Gadz Arts....

..... Pour la promotion de Robert, les résultats se révélèrent exemplaires.

Un seul refusa le bizutage sans pour autant interrompre ses études ; il sera aussitôt exclu de la communauté et, après quatre ans de quarantaine, se perdra dans l'anonymat le plus absolu.

Les autres prendront plaisir à se retrouver, tous les ans, pendant un long week-end ; avec épouses et enfants au début, plus tard avec les brus et les petits enfants. Quarante ans après, il ne sera pas rare que plus de la moitié d'entre eux se réunissent encore ainsi.

Le baptême officiel de la promotion finit enfin par arriver ; organisé un des premiers dimanches de Décembre, ce fut l'occasion de festivités publiques : manifestation sportive autour d'une rencontre de Rugby avec une équipe phare régionale ; monôme des conscrits, dûment grimés, sur le Cours Mirabeau, dit "le Mirab's" ; ultimes bizutages...

Robert, qui n'avait eu que le temps d'ajouter une paire de supports chaussettes à sa tenue de Rugby, dut escalader la statue de gauche à l'entrée du Cours et, face

à la fontaine de la Rotonde, haranguer la foule sur quelque sujet dénué de tout intérêt ; misérable bredouillis couvert de toute façon par les dernières vociférations des anciens...

D'autres mimaient, à pieds, une course d'automobiles dans le bassin circulaire de la fontaine...

Le moment fort, solennel, se déroula ensuite dans la cour d'honneur de l'école. Après avoir jeté bas leurs guenilles de prosélytes et leurs misérables déguisements, pour la première fois, les conscrits avaient revêtu l'uniforme et, par un impeccable monôme répété tant de fois, s'étaient alignés sur plusieurs files, tête nue. Les anciens avaient alors surgi de l'amphithéâtre et, par un monôme identique, s'étaient rangés en vis à vis, chaque parrain face à son filleul.

- A genoux les conscrits !

Le "Major trad's", cet ancien qui avait jusque-là piloté fermement l'ensemble des rites, avait clamé l'ordre haut et net.

Les parrains avaient alors coiffé leurs filleuls de la casquette aux armes dorées.

- Debout les Gadz Arts !

Les "trad's" étaient terminées.

## **ETUDES ET TRADITIONS**

### **CONSCRIT**

Ainsi, le fil de la vie avait repris le régime de croisière ; d'un côté les études, de l'autre les multiples autres activités des élèves, au rythme annuel aussi immuable que les saisons.

Les études occupaient l'essentiel du temps dans la théorie des éphémérides et des chronomètres. Amphis le matin de huit à douze heures trente, ateliers l'après-midi, de quatorze à dix-huit heures, révisions et

préparations diverses le soir après dîner, à due satiété ; jeudi après-midi excepté, pour cause principale de sport, mais samedi compris.

Mais, dans la réalité, les autres occupations opposaient avec succès une terrible capacité de mobilisation à l'emprise de ces horaires.

Car, en dépit des nombreuses interrogations de contrôle pour partie programmée et pour partie inopinées, il fallait bien assumer, et avec la meilleure dignité, la présence sportive de l'école aussi bien dans les championnats universitaires du jeudi que les championnats civils du dimanche.

Il fallait aussi préparer les quatre grands bals de l'année : le "miché", qui permettait de recevoir au Casino, en tenue de soirée, le ban et l'arrière ban des officiels d'AIX ; le bal de Printemps, organisé par les "Pierrots", celui de l'UAI par les sportifs et celui des Cent Jours par les anciens.

Il fallait encore concevoir et construire le Char avec lequel l'école ouvrait en monôme le défilé du Carnaval d'AIX ; c'était l'affaire des "Pierrots".

Il fallait enfin écrire et jouer la Revue de fin d'année ; c'était l'affaire des anciens.

Sans compter la Chorale...

..... Pourtant, tous les professeurs de KIN n'étaient pas uniformément mauvais....

..... "MERIDIEN" était myope, joufflu et frisé. Rien qui justifiait qu'on puisse lui en vouloir. Mais, censé enseigner les maths, nez au tableau, il y écrivait in extenso, des heures durant, un cours qu'il récitait au rythme de son écriture ; sans jamais se retourner avant la sonnerie, qui le libérait en pleine phrase ou au milieu d'une formule.

"PHANTAS" était professeur de dessin industriel ; son autorité était si mince qu'un projet de quelques heures

traînait des semaines ; et la sanction venait brutalement d'une de ses colères de timide qui lui faisait, presque sans préavis, noter des planches quasi vides.

Le "ZABLEU" enseignait l'organisation du travail. Obséquieux ou terrorisé, ou les deux, il enlevait son éternel béret lorsqu'un supérieur hiérarchique lui téléphonait ; il est probable qu'en 1950 il n'avait encore jamais vu une carte perforée.

Le "PHILS" était sans doute le plus farfelu ; responsable des ateliers de mécanique, sa célébrité venait de son automobile dont il avait, disait-on, allégé le châssis en perçant de multiples trous dans les longerons. Il confirma ses dons le jour où, ouvrant pour la première fois la fenêtre de son nouveau bureau, dont il avait lui-même redessiné les plans, il cisaila tout net le globe électrique tout neuf.

Mais arrêtons là le massacre car, tout de même, les autres étaient meilleurs.

Et puis, élèves et professeurs durent bien, cahin caha, s'accompagner réciproquement jusqu'à la fin de cette première année, chacun s'accommodant des résultats obtenus et, forcément, mérités.

Les anciens terminaient l'année tout tourneboulés. Pour des raisons tenant à quelques outrances proférées l'année précédente dans la Revue de fin d'année à l'encontre de certains professeurs, la Direction de l'école en interdit la représentation publique, en dépit des concessions acceptées, cette année, dans la rédaction du livret. Bien que sévèrement rabotées, les impertinences furent donc déclamées en privé et, désormais l'usage en resta.

## PIERROT

A la rentrée, les nouveaux "Pierrots" s'installèrent dans les chambres individuelles qui leur étaient

destinées, au premier étage, au-dessus des amphis, pour une tranquille année de transition.

Lucien s'était équipé d'un "super hétérodyne", ce qui se faisait de mieux alors comme poste de radio, tant dans la qualité technique que dans la taille. Il faisait bien deux pieds dans sa longueur, au moins la moitié dans sa hauteur, et avait permis le branchement d'autant d'écouteurs que de membres de sa "strass", à qui il apportait ainsi, par un fil courant le long de la tuyauterie du chauffage central, musique et informations à domicile...

"Bullou" avait été choisi pour piloter la construction du Char destiné au défilé du Carnaval : conception, dessin, réalisation. L'affaire était d'envergure, à la mesure de la taille de l'objet, qui faisait bien ses huit mètres de long et dont les autres dimensions étaient limitées d'une part à la largeur du portail des ateliers et d'autre part à la toise que constituaient les fils électriques qui le surplombaient. Il s'agissait d'un énorme godillot béant, une subtile articulation lui permettant de bailler largement et de tirer une langue monstrueuse ; le tout était monté sur un très vieux châssis de camion dont le moteur, lui-même hors d'âge, renouvelait tous les ans le miracle de tourner juste le temps du Corso. Sa fabrication dura des semaines, toute la promo se relayant par commandos quotidiens de plusieurs heures, le soir dans la cour des ateliers. Il était évidemment inimaginable qu'il ne fût pas prêt à l'heure, puisque la tradition voulait qu'il ouvre le défilé sur le Cours Mirabeau, derrière l'impressionnant monôme formé par les trois promotions en uniforme...

..... Marcel faisait alors le saut périlleux sans l'aide d'un tremplin. L'équipe de Handball le coopta pour tenir la place de gardien. Totalement néophyte dans cet exercice, ce ne fut pas sans crainte qu'il accepta d'entrer dans cette équipe, qui pouvait se flatter d'un titre de vice-champion

de France Universitaire, obtenu l'année précédente, et qui jouait en civil dans la même poule que l'OM.

Ses inquiétudes se révélèrent vite fondées. Lors de son premier match, en un quart d'heure, il arrêta deux tirs et encaissa quatre buts.

- Ça va, tu peux continuer ; en rendement, tu fais mieux que la machine à vapeur.

Les encouragements des copains ne manquaient ni de justesse, ni de réalisme...

Le deuxième trimestre démarra sur les chapeaux de roues. Carnaval approchait et le Char appelait les dernières finitions. Il fut, bien sûr, prêt à l'heure voulue, mais pas plus tôt ; on le baptisa "Shoe-Shoe" et on proposa au prof d'anglais que sa fille en devint la marraine. Il fut très flatté de cette marque inhabituelle d'attention et quelque peu surpris du patronyme, qui ne lui paraissait pas vraiment satisfaire aux canons de l'humour britannique.

C'est alors qu'on apprit qu'Henri VERNEUIL tournait "CARNAVAL", avec FERNANDEL. Henri VERNEUIL, alias Achod MALAKIAN, était un ancien de l'école, d'une promo de dix ans antérieure. On lui proposa d'inclure le défilé du Char de l'école dans son film. Il refusa, privant ainsi son public de séquences superbes et la promo à la fois d'un cachet sans doute dérisoire et d'une glorieuse postérité cinématographique...

La durée des études à AIX durant mille seize jours, la mi-parcours était fêtée, une journée durant, par diverses manifestations internes à l'école qui se caractérisaient toutes par l'inversion systématique des moindres gestes et des comportements. C'était "la 508", qui donnait lieu à quelques facéties anecdotiques et puérides : marcher à reculons, y compris pour le monôme, ou encore inverser à table l'utilisation des ustensiles. Les usages du roi Dagobert n'y trouvaient cependant pas leur



place ; au contraire, les élèves troquaient tous leurs longues blouses grises fatiguées contre l'uniforme et la chemise blanche. Et puis, dans les amphis, les cours étaient faits le plus sérieusement du monde par le meilleur élève de chaque matière. Tous les professeurs jouaient le jeu et se glissaient en général au dernier rang, à la place des traînants qui ce jour-là étaient devant. En fin de cours, les élèves-professeurs procédaient à une véritable interrogation orale qui consistait à faire plancher réellement les trois ou quatre camarades qui se trouvaient en queue de classement, sur un sujet évidemment préparé à l'avance et consciencieusement répété. Ils les notaient. Bien, mais sans excès ; juste ce qui convenait pour tirer leur moyenne hors des zones de danger. Les vrais professeurs avaient le bon goût de confirmer ces notes, et d'en ajouter une meilleure encore pour leurs remplaçants d'un jour. Robert n'eut ni à professer, ni à se faire interroger...

#### L'ADIEU A AIX

La troisième année d'études s'ouvrit sur des airs de routine. A son tour, le Major de la promo conduisit les "Trads" dans la plus grande fidélité aux dogmes. Il décela à temps la concurrence que commençait à faire l'émission "Malheur aux Barbus", de Pierre DAC et Francis BLANCHE, au "fourchetage" des conscrits ; toute son autorité fut nécessaire pour contre-battre ce risque réel de déviationnisme...

..... Pour le match de Rugby qui était le point d'orgue du baptême des conscrits, l'équipe première de TOULON avait gentiment accepté l'invitation et le présomptueux défi que lui avait lancé l'équipe de l'école.

Séduite par la vivacité de l'opposition qu'elle rencontra, elle rendit l'invitation au stade Mayol...

Cette année-là, une nouvelle activité extra-scolaire naquit, qui consistait à acheter de vieux tacots de récupération et à les retaper. La Direction de l'école n'y faisait aucun obstacle, considérant sans doute l'intérêt que de futurs ingénieurs portait ainsi à la mécanique. Elle l'encouragea même en acceptant de mettre à leur disposition les ateliers, en dehors des horaires bien sûr.

Lucien, Robert, Marcel et Maurice avaient déniché une vieille Renault qui servait de poulailler. Tout était à refaire : de la carrosserie aux tambours de freins, en passant évidemment par le moteur, où le montage de bielles d'un modèle plus récent sur les anciennes manivelles requit ingéniosité et audace.

A Noël, elle roulait de façon autonome ; assez pour que ses propriétaires, sur la distance d'AIX à PERPIGNAN, défiassent la SNCF.

- Chiche, on parie...

- OK, mais pour nous, AIX-PERPIGNAN direct, sans passer par MARSEILLE.

- OK.

A l'entrée de PERPIGNAN, le train rattrapa la Renault ; Maurice accéléra et les premiers qui sortirent de la gare la trouvèrent, toute chaude, sur le parking des taxis...

En fin d'année, la promotion organisa un voyage d'études d'une semaine en Italie ; c'était d'autant plus magique que la pratique n'en était encore qu'à ses tout premiers débuts.

La densité des festivités était telle qu'il avait été difficile de le caser, entre la deuxième journée nationale du sport Gadz Arts à PARIS, et le bal de Printemps, dans la cour d'honneur de l'école.

Pour Robert et l'équipe d'athlétisme, c'était pire, car le tout était précédé, dès le jeudi, des championnats d'académie universitaires ; cela les contraignit à partir pour PARIS directement de MARSEILLE. Au retour, ils descendirent du train à AVIGNON pour sauter dans les cars en route pour TURIN, et y dormir jusqu'au col du MONT-GENEVRE, alors pratiquement vierge de toute construction autre que les bâtiments des douanes.

TURIN, MILAN, COME, PAVIE, GENES, les usines LAMBRETTA et FIAT pour justifier les subventions, les rivières italiennes et françaises pour le plaisir des yeux... Retour à AIX en PROVENCE le samedi soir ; douche ; bal. Le lendemain dimanche, match de rugby au stade vélodrome de MARSEILLE, pour un lever de rideau précédant un match de promotion du rugby à XV dans cette cité du XIII. Malgré les exploits de l'école et la démonstration des vrais champions, MARSEILLE ne devint jamais une capitale de l'ovalie ; même pas une sous- préfecture.

Alors, Robert entrevit le bout de l'année scolaire et celui de son séjour à AIX. Non sans beaucoup de regrets...

Il convenait donc d'envisager une dernière année d'études sérieuse. Mais en aurait-il pu être autrement, une astucieuse pondération des notes conférant à la quatrième année le même poids que les trois premières réunies.

C'est dans ces dispositions que Robert dut alors choisir le thème de son Mémoire de fin d'études. Il choisit un sujet de métallurgie, relatif à la corrosion des alliages d'aluminium et de magnésium en milieu marin ; non pas pour son intérêt intrinsèque, ni pour son originalité, mais parce qu'il lui donnait pour maître de Mémoire un certain Monsieur CASTAIN, avec lequel il avait ouvert un compte d'honneur lors de l'oral de 1949.

Encore que cette démarche relevât plus de l'exorcisme que de la bravade.

## PARIS

La Maison des Arts et Métiers n'avait alors que trois ans ; elle était située sur la commune de GENTILLY, à la lisière externe de la Cité Universitaire. Une petite rue, qui nourrissait encore quelques pousses d'herbe folle dans les jointures de ses pavés, la séparait des premiers courts de tennis de la Cité ; elle tournera mal, bien plus tard, en faisant place au boulevard périphérique...

Les chambres étaient encore neuves, claires et spacieuses ; calmes aussi. Au rez-de-chaussée, de chaque côté du grand hall d'accueil, se trouvaient quelques salles de détente. Deux d'entre elles étaient équipées d'un poste de télévision, ces lucarnes magiques que Robert, comme ses camarades, découvrirent avec un certain émerveillement ; il se souviendra toujours du premier show qu'il y vit, dont la vedette était déjà Henri SALVADOR.

Pour aller à l'école, située boulevard de l'hôpital, il fallait à pieds traverser la Cité et, après avoir longé le parc Montsouris par le boulevard JOURDAN, retrouver la rue BOBILLOT et la remonter jusqu'à la place d'Italie ; ça n'était pas désagréable lorsque le temps le permettait, par sa qualité et par sa quantité. Il n'était certes pas rare qu'il fasse beau, mais il arrivait plus souvent, le matin surtout, que la durée du trajet fût incompatible avec l'heure de départ. Il y avait alors le 67, le bus qui reliait la Porte de GENTILLY à PIGALLE, que l'on prenait en face du stade Charléty.

On le prenait souvent en marche, en agrippant les deux montants de la plate-forme arrière pour mieux s'y propulser. "Tastroph", comme bien d'autres, le fit ; mais ce jour-là, contrarié dans son élan par un feu rouge un

peu trop rapide, le bus pila et "Tastroph" le traversa comme un boulet, venant s'écraser sur la banquette avant, dans le dos du chauffeur, et en manquant de peu assommer le contrôleur au passage.

Robert, lui, s'agrippa fort à ses bonnes résolutions.

Il rencontra Monsieur CASTAIN, qui l'accueillit dans la plus totale indifférence, ne marquant aucun intérêt particulier pour le sujet du mémoire et n'ayant, à l'évidence, à l'égard de Robert, conservé aucun souvenir de l'oral de 1949. Robert en fut déçu, au moins dans l'instant.

Mais les bonnes résolutions ne devaient conduire nécessairement à une vie toute monastique. Le sport reprit sa place...

En championnat universitaire de Hand Ball, le talent des joueurs fut récompensé par une demi-finale ; un journaliste de l'"EQUIPE", débutant sans doute, avait été commis pour faire un papier. Ne connaissant personne, et pour cause, il vint à la fin du match dans les vestiaires pour glaner les noms des meilleurs. C'est ainsi que trois des plus dignes professeurs de l'école eurent le lendemain l'honneur des colonnes du plus célèbre des journaux sportifs, pour des exploits dont ils auraient pu douter jusqu'alors être capables.

Qui dit vie parisienne dit aussi quelques sorties, de caractère culturel ou divertissant, ou les deux...

A la salle WAGRAM, délaissée un moment par les boxeurs, dans une espèce de survêtement sombre, un jeune chanteur nommé MONTAND confirmait son talent. Au théâtre Edouard VII, c'était une jeune actrice, qui se révélait dans le rôle de Jeanne d'Arc ; elle s'appelait Suzanne FLON. Gilbert BECAUD était déjà Monsieur 100.000 volts et Line RENAUD, la demoiselle

d'Armentières, faisait rêver la France entière de cabane au Canada...

Restait à régler le sort du Service Militaire, décalé jusque-là par les mécanismes d'un sursis. L'Armée de l'Air recrutait ; par des méthodes dignes des sergents spécialisés du siècle avant dernier : un soir, deux cars attendaient les élèves volontaires à la sortie de l'école, destination les Petites Écuries, à VERSAILLES, où leur fut proposé un simulacre d'examen de PMS. Robert était réticent ; il n'y alla qu'entraîné par ses amis traditionnels. Comme eux, et comme tous les autres, il fut reçu ; sans aucune surprise, puisque c'était, pour l'Armée de l'Air, le but de l'exercice.

L'année finie, diplôme en poche, Robert quitta la Cité Universitaire sans se retourner, tant sa conscience refusait le risque de s'attendrir sur ces quatre dernières et extraordinaires années...

*Note : Pour de simples raisons de discrétion, les véritables noms des personnages ont été remplacés par des pseudonymes*

1994



## BERNARD TAPIE

*Avertissement : Ces quelques lignes sont extraites de mon verbatim secret. Elles y figurent à la date du 1er Août 1992, premier jour de ma retraite. Allez donc savoir pourquoi ?*

C'est Marcel LOICHOT<sup>3</sup> qui inventa ce qu'il appela le "PANCAPITALISME". Retenu quelques jours dans l'été 61 au gymnase "Japy" en raison de son activisme en Algérie, notamment lors de l'épisode des "Barricades", en Janvier 1960, il avait mis à profit cet entracte dans ses activités professionnelles pour en formaliser les principes en quelques pages. Cette doctrine avait pour ambition de conduire, par la seule voie du capitalisme, à transférer aux salariés la propriété, au moins partielle, des Sociétés qui les employaient. L'idée était belle et généreuse. Elle avait séduit mais tout de même pas au point d'être trop rapidement adoptée ; en particulier pas par Marcel LOICHOT, qui se garda bien de l'appliquer dans ses propres entreprises.

Mais le "PANCAPITALISME" fit néanmoins l'objet de deux développements intéressants et ... inattendus.

Le premier conduisit Marcel LOICHOT à l'Elysée au début de 1966, ce qui, après le séjour à "Japy", ne manquait pas de piquant. Le député Louis VALLON, père du célèbre Amendement de 1965 qui portera son nom, et les conseillers du Général de GAULLE, conduits par le professeur René CAPITANT, avaient en effet trouvé là le schéma de mise en oeuvre de ce Capitalisme Populaire que le Général, a-t-on dit, appelait de ses vœux pour constituer une alternative d'envergure au Communisme.

---

<sup>3</sup> Mon premier employeur ; fondateur de la SEMA



Un redoutable retraitement politico-technocratique du texte original conduisit aux Ordonnances de 1967 sur la participation des travailleurs aux fruits de l'expansion. Marcel LOICHOT n'y reconnaîtra pas son enfant et finira par s'en désintéresser totalement. Avec d'autant moins de mauvaise conscience que ses sociétés étant entre temps devenues largement déficitaires, ces textes ne leur seront jamais applicables.

Le deuxième, moins public, n'en finit pas moins lui même à l'Elysée ; mais quatre mandatures plus tard, pour des circonstances que le décès prématuré de Marcel LOICHOT ne lui permettra d'apprécier que du point de vue de Sirius.

Pour le moment, il s'agissait de diffuser la doctrine, et quelques prosélytes, réunis au sein d'une association ad hoc, s'y employaient au mieux de leurs moyens et de leurs relations. Au tout début, André participa aux seules premières réunions ; il n'eut donc pas l'occasion d'y croiser un tout jeune adhérent, venu un peu plus tard, et qui, dit-on, y fit des prouesses ; Mais Bernard TAPIE avait encore un long chemin à faire pour que se retournent les têtes sur son passage. André le rencontra quelque temps après, au début des années 70, dans des circonstances plus ordinaires ; si tant est que le mot ordinaire ait jamais pu s'accorder aux frasques d'un aussi peu commun saltimbanque.

A vingt-huit ans, Bernard TAPIE avait séduit Marcel LOICHOT par une de ses premières idées extravagantes et l'avait convaincu de financer le "CLUB BLEU", la société destinée à exploiter l'idée.

Celle ci était simple. Réunis dans un immeuble dont ils avaient entièrement payé les agencements, un certain nombre de commerçants s'étaient affiliés au club. Ils avaient accepté en contrepartie de consentir une ristourne substantielle à tout client qui se présenterait

avec un bon d'achat. Les clients seraient d'autant plus intéressés par un achat qu'ils auraient acheté - relativement cher - ce bon d'achat miracle. Ils seraient d'autant plus nombreux à se présenter à leurs stands qu'un extraordinaire réseau de vendeurs les aurait démarchés ; des vendeurs d'autant plus motivés qu'ils auraient eux-mêmes acheté ces bons par carnets entiers à leurs animateurs, lesquels les auraient tenus de leurs "managers", auxquels enfin le "CLUB BLEU" les auraient vendus ; à un prix de gros, naturellement.

Les espérances de réussite, et de gain, étaient grandes ; à la mesure d'une naïveté dont on ne savait pas doté Marcel LOICHOT, mais qui ne l'empêcha pas, rapidement, de mettre une de ses équipes dans la place, à toutes fins utiles, notamment de contrôle.

La mission, habillée comme une banale intervention d'organisation, fut confiée à André, sous l'autorité de Jacques LEVESQUE. Les honoraires correspondants, bien sûr, étaient à la charge du "CLUB BLEU".

André eut son premier rendez-vous avec Bernard TAPIE au "Grand Comptoir", l'immeuble situé à l'angle des rues de Provence et Drouot et dans lequel le "CLUB BLEU" avait installé à la fois son siège social et les stands de ses commerçants affiliés ; en face, les bureaux parisiens du célèbre Groupe d'assurances qui, malgré le transfert à MARLY de ses activités principales, avait conservé le nom de sa rue de naissance. Il arriva vers quinze heures, dans les tapageurs vrombissements de sa toute rouge Ferrari qu'il venait, disait-il, d'acheter à Jonny HOLIDAY.

L'essentiel de ce premier contact consista à visiter les installations, Bernard TAPIE s'attachant plus à vanter les qualités exceptionnelles d'une Chaîne hi-fi quadriphonique en vente au sous-sol qu'aux mérites

d'une organisation administrative au demeurant inexistante.

De son passé, Bernard TAPIE affectait de ne faire aucun mystère : sa banlieue d'origine, l'absence absolue d'études, ses succès dans le showbiz... Baratin et réalité, fantasmes, charme et spectacle ; sous les traits d'un génial camelot, aux facettes fulgurantes mais biseautées, se révélait déjà l'aventurier.

Quinze jours après cette première rencontre, André rencontra Marcel LOICHOT à l'occasion d'un pot de routine.

- Alors, sur le "CLUB BLEU", c'est toi... Tu sais, pour moi, c'est comme un ticket de Loto... Il employait rarement le tutoiement, même avec ses plus anciens collaborateurs ; sans doute l'entreprise, par sa marginalité, le poussait à un certain encanaillement.

- Oui Monsieur ; un ticket peut-être un peu cher...

La conversation tourna court sur ces points de suspension.

Il ne s'écoula pas deux mois pour que l'on puisse constater les premiers succès. Personne ne s'étonna qu'ils se manifestassent en premier dans la mise en place du réseau de vendeurs. Ils furent tels que Bernard TAPIE lui même, en dépit de tout son dynamisme, ne put plus faire face seul aux exigences de son animation. L'idée lui vint de se démultiplier par le truchement d'un film, qui lui donna probablement l'occasion de son premier "One man show". Le producteur, qui n'était autre que Claude LELOUCH, se fit payer comptant et le tournage eut lieu au "Club 13", un studio proche de l'hôtel "Royal Monceau", avenue HOCHÉ. A la sortie, il sollicita des avis qu'il balaya d'un revers de manche, sans même les écouter ; sa tête était déjà dans les étoiles.

Un mois plus tard, aucun signe n'annonçait encore le début des ventes et les commerçants commencèrent à

s'inquiéter. André aussi, pour ses honoraires qui n'avaient jamais été payés. A ses demandes, Bernard TAPIE se déroba. Il finit par accepter un entretien. Sur son bureau, pas un papier. Il sortit son chéquier de sa poche et le posa devant lui :

- Combien veux-tu ? Je n'ai pas les relevés ici, je te donne un acompte...

Tout en parlant, il commença à écrire la somme en chiffres sur le chèque et aligna les zéros :

- 1000... 10.000... non, ce n'est pas assez... 100.000...là, c'est trop.

Il se leva en déchirant le chèque.

- Non, je ne peux pas ; on verra ça une autre fois. L'entretien était terminé.

André en avisa Marcel LOICHOT, oralement et par écrit, avant d'engager, avec son accord, des poursuites contentieuses. Peine perdue, car très rapidement Bernard TAPIE disparut et le "CLUB BLEU" tomba en déconfiture.

Marcel LOICHOT tira un trait sur ses rêves, les commerçants sur leurs espérances, les vendeurs du réseau sur leurs stocks de bons d'achat invendus, les premiers clients sur leurs ristournes envolées et André, définitivement, sur ses honoraires.

## **EPILOGUE**

Dix ans plus tard, après que Bernard TAPIE eut réapparu par les douves des châteaux de BOKASSA, et se soit hissé au firmament des repreneurs d'entreprises en difficulté, André eut l'occasion de le rencontrer dans une réunion d'anciens de la SEMA, au grand amphithéâtre de l'ancienne Ecole Polytechnique. Il y exposait plus brillamment que jamais les voies et moyens de sa réussite, qu'il avait érigés en doctrine ; comme s'il voulait masquer qu'elle ne tenait, essentiellement, qu'à

ses seules qualités personnelles, où le mépris des convenances, et des scrupules, avait la part belle.

Dans le traditionnel débat qui suivit, André lui posa une seule question :

- Monsieur TAPIE, pensez-vous pouvoir jouer un rôle dans le cadre du CNPF ?

- Non, vraiment, je ne me sens aucune vocation pour le service de la collectivité. Et puis, je ne suis pas si sûr que le CNPF veuille de moi.

Dix ans après, il était Ministre de la Ville !

*Note : Mais, comme chacun le sait, l'épopée de Bernard TAPIE ne s'arrêtera pas là.*

1995

## De POITOU en AUNIS

Que tu viennes par la N10 ou la N11, le "Bois de la Marche", tu ne peux pas le rater. La réception de l'hôtel, c'est juste à leur jonction ; sur la carte Michelin, à peine en dessous. A priori, un piège à décibels ; mais, pas de panique, ici, entre les deux routes, on dort tranquille : l'anti-bruit de l'une absorbant le bruit de l'autre, un peu comme l'antimatière bouffe la matière au plus profond des espaces interstellaires.

D'ailleurs, rien de surprenant au pays du Futuroscope, où tout est étonnant. Là, avec ou sans lunette de plongée, tu en prends plein les yeux (c'est même fait pour ça) et plein les jambes (bon dieu que c'est grand).

"Les Ailes du Courage", c'est fabuleux ; quand ils passeront "Le Titanic", je reviendrai, sûr, avec une bouée. Mais je dois vous avouer que je n'ai pas compris tous les numéros. Les papillons, d'abord : où allaient-ils ? et pourquoi ? Terrible interrogation pour un séjour qui se voulait ludique ! Le Cinéma sur l'eau, ensuite : pas les images-lasers, ça, il y a quelques lustres que je me suis fait à l'idée de n'y rien comprendre et je peux vous assurer que ça n'empêche plus de dormir le pionce qui dort en moi. Mais le coup du cinéma sur écran d'eau ? Ça, ça m'agace encore.

Entre POITIERS et BENON, sur le programme, il y avait un tumulus. Pas sur la route, ni à véritable portée immédiate car, moi, je ne l'ai pas vu ; aussi je ne vous en dirai rien. Les autres, ils auraient pu, sans doute. Mais ils ne le feront pas, à cause du temps qu'ils y ont perdu et de l'heure de retard qu'ils ont pris.

La réunion de Promo faillit très sérieusement en pâtir ; mais le Fils en prit incontinent la présidence et la convoqua illico avec l'intention fermement affichée de la mener rondement. C'est la raison pour laquelle elle commença une demi-heure plus tard, et tint son rythme habituel. Ce qui permit de ne l'amputer d'aucun appendice et d'en conserver la richesse, tant dans son contenu que dans les débats.

Ce fut donc l'apéritif qui trinquait (celle-là, il fallait la faire!) et, récurrentement, l'horaire de toute la soirée.

Au bal miché, ohé ohé... qui suivit, José et Elyane nous gratifièrent d'une éblouissante démonstration de tango : du super Carlos GARDEL ! Excuse-moi, José, si je n'ai pas bissé très fort, ni très longtemps, mais tu dois bien te douter qu'à l'heure qu'il était, un pionce a déjà forcément, dans sa tête, un œil sur sa couette.

Le lendemain, cap sur LA ROCHELLE et l'île de RÉ. Tout plat et tout droit. Sauf le pont, courbe dans ses trois dimensions. Un exploit d'ingénieur, nous a dit le chauffeur qui, ayant vu le chantier démarrer aux deux extrémités, nous a avoué avoir eu un temps peur que les deux bouts ne se rencontrent jamais. Renseignements pris, ce n'est pas pour ça que le pont est tordu. Mais ce qu'il faut savoir, c'est qu'il a quelques chances de rester en bon état, chacune de ses piles ayant été affectée, pour entretien, à un mytiliculteur !

Par ailleurs, LA ROCHELLE, ça ressemble à une ville qui aurait un vieux port, un nouveau, et d'autres encore qui n'abritent plus de sous-marins mais l'épave du CALYPSO, quelques tours avec ou sans lanterne, avec ou sans chaîne, une zone industrielle avec une usine de Rhône Poulenc que Zagueul's avait eu un temps dans sa collection, un musée de la marine et un aquarium, quelques autos électriques qui firent un clin d'œil

complice à Boubou, un hôtel de ville princier, des rue piétonnes et des terrasses de bistrots qui furent les bienvenues.

L'île de Ré, je l'ai déjà dit, c'est tout plat : 12 mètres en son point culminant, sans compter le clocher de l'église, qu'il fallut escalader à pieds, par un escalier à sens bi-unique, régulé par feux alternatifs rouge et vert. Au détour d'un chemin creux, le chauffeur nous a montré un moulin à eau, à vrai dire un moulin à marée. Le Shogun affirme qu'il ne l'a jamais et en rien copié.

Le bagne, c'est aujourd'hui du pipo : SESNEC et PAPILLON n'y sont plus....

ROCHEFORT, c'est un peu le pays militaire de beaucoup d'entre nous. Ce n'est pas suffisant pour faire monter la larme à l'œil, mais quand même...

Peu connaissent la maison de Pierre LOTI, alias Julien VIAUD, capitaine de vaisseau de la Royale pour l'essentiel de sa carrière et de l'Armée de Terre pour la terminer. Personne n'a été déçu de la visite. Plus fou que lui, ce n'est pas possible, même de nos jours. Ça ne se raconte pas, ça se regarde : tapisseries du XVIIème, bric-à-brac somptueux, plafond à caissons, fenêtres à meneaux et escalier de pierre dans un séjour taillé sur deux étages, morbide mais sublime salon turc en forme de mosquée meublé, entre autres fantaisies, d'une fontaine centrale en marbre et de quatre cénotaphes recouverts de broderies orientales, salle gothique où il donna un souper médiéval de quinze services, le dernier étant constitué "d'épices de nuit" ....

Personne ne connaissait le chantier de L'HERMIONE, la frégate qui emmena La Fayette en Amérique. Pour la bonne raison que la première fut construite en 1779 et, mission accomplie, coula en 1793 au large du Croisic et que sa reconstruction, à l'identique ne débuta qu'il y a un



an. Du solide, en chêne, et pour un coût (prévu) de quelque 70MF.

D'aucuns poursuivirent vers BROUAGE.

PARIS étant loin, je n'en fus pas.

Mais quelle belle sortie ! Que le Fils et le Chef ainsi que leurs épouses, comme le grand Gorgu en soient à jamais glorifiés.

*1998*

## C'était un LUNDI, ou un MARDI ?

Ah, mes amis, quelle mouche m'a donc piqué ce jour-là !

J'étais en train de feuilleter un vieux document daté "du dernier jour du mois de Février de l'an de l'Incarnation 1545". Et je me suis mis en tête de savoir à quel jour de la semaine cette date correspondait.

Problème a priori facile : un simple décompte à rebours, la seule précaution à prendre étant d'effectuer un décalage d'un jour par année ordinaire et de deux jours pour les années bissextiles (la date qui est un mardi en 1998 est un lundi en 1997).

C'est un peu longuet certes, mais il suffit de connaître les années bissextiles et je suis sûr que vous les connaissez. Comme moi : est bissextile toute année qui est divisible par quatre sauf celles qui se terminent par deux zéros, à l'exception de celles qui sont divisibles par quatre cent.

Enfin, c'est ce que je croyais...

En fait, cette règle n'est valable que pour les années du calendrier Grégorien, adopté en 1582 (Grégoire XIII).

Avant, et depuis l'année 46 av. JC, c'était le calendrier Julien, décrété par Jules CESAR. Un calendrier qui commença, pour rattraper le retard pris par l'ancien calendrier sur la durée réelle du temps, par une année de 455 jours (que l'on nomma, allez donc savoir pourquoi, l'année de la confusion). Ce calendrier, qui inaugura la règle d'une année bissextile tous les quatre ans mais dont vous me pardonnerez de vous passer les détails, conduisit à de nouvelles erreurs qu'Auguste dut corriger en l'an 8 av. JC. Il gela notamment pendant 12 ans l'application de la règle des années bissextiles. En récompense de cet exploit, le Sénat Romain donna son

nom à ce qui était alors le sixième mois, qui devint ainsi Août. Lequel, pour la gloire d'Auguste, passa de 30 à 31 jours, par le prélèvement d'un jour sur Février, réduit à 28 jours pour les années ordinaires et 29 jours pour les années bissextiles. Ce qui eut aussi pour conséquence de briser l'alternance des mois de 30 et 31 jours, deux mois de 31 jours se succédant une première fois en été et une deuxième fois en hiver.

Ouf !

Mais vous me direz que 1545, c'est bien après... Oui, mais il reste un détail à prendre en compte : ce n'est qu'en 1564 que Charles IX imposa que le premier de l'an soit le 1<sup>er</sup> Janvier. Avant, c'était tantôt le 1<sup>er</sup> Mars (tradition Romaine), tantôt le 25 Décembre, ou encore le 25 Mars (ans de l'Incarnation). Voilà pourquoi, ce 25 Mars 1545 est devenu, dans le décompte d'aujourd'hui, le 25 Mars 1546.

Là, je touchais au but, à deux nouveaux obstacles près

Premier obstacle : l'ajustement de 1582. En 1582 en effet, lors de l'adoption du calendrier Grégorien, on s'aperçut qu'il manquait encore 10 jours et l'on passa directement du 4 au 15 Octobre.

Il est ici intéressant d'observer que nos amis les Anglais n'ont adopté le calendrier Grégorien, ainsi que le changement de millésime au 1<sup>er</sup> Janvier, qu'en 1752 ! Ce qui explique bien des choses sur leur comportement vis à vis du système métrique. Et je frémis à l'idée qu'à deux cents ans près, on organisait les matches du Tournoi des cinq nations non seulement en milieu de semaine, mais en plein été !

La prochaine correction, de un jour, est prévue pour 4317 ; on ne sait pas encore si les Anglais seront prêts.

Deuxième obstacle : le calendrier Républicain, en vigueur du 24 Novembre 1793 au 1<sup>er</sup> Janvier 1806 et qui comportait, comme vous le savez, douze mois de trois décades plus cinq jours libres, appelés "sans-culottides", pour complément à 365.

Dieu merci, l'on garda alors Raison, et le décompte Grégorien reprit, comme si rien n'avait été, au jour où il devait être à la fin de cette parenthèse.

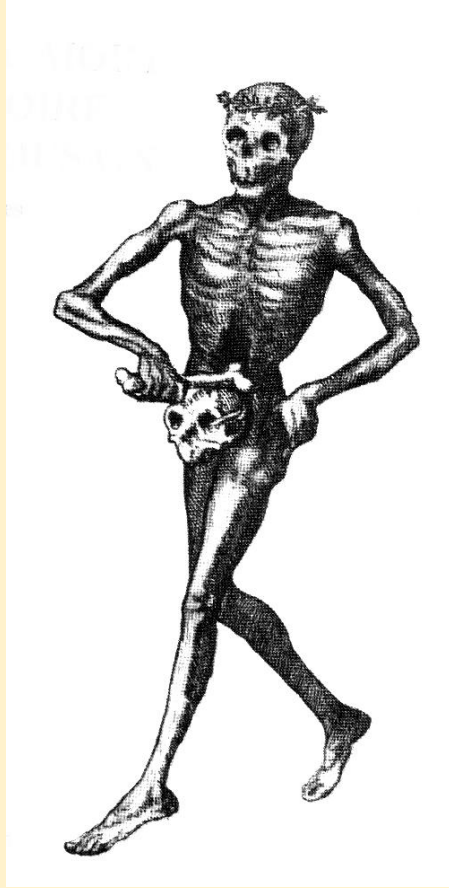
Cet obstacle, je l'ai donc sauté.

Voilà pourquoi "le dernier jour du mois de Février de l'an de l'Incarnation 1545", que je me suis empressé de calculer sur mon ordinateur avant le big bang du 1<sup>er</sup> Janvier 2000, était un Dimanche.

Post-Scriptum :

- 1) Principale source : Le Quid
- 2) J'accepte le débat
- 3) Pour les accros : on peut extrapoler aux calendriers Lunaire, Ecclésiastique, Israélite, Musulman, Aztèque, Égyptien...

1999



## A la Vie, à la Mort....

### Avertissement

*Puisque vous lisez ces quelques lignes, c'est qu'elles auront obtenu, à tout le moins implicitement, à la fois le "nihil obstat" du Gorgu et "l'imprimatur" de l'Arbi. Rien que ça ! Mais il n'en fallait pas moins, croyez-moi, moi-même ayant longtemps hésité à leur attribuer ou non un carré noir<sup>4</sup>.*

*Il est vrai qu'elles abordent un sujet sur lequel il m'est personnellement apparu que le temps était juste venu d'y consacrer une petite réflexion, à laquelle je me permets de vous associer : il y a trente ans, cela aurait probablement été trop tôt ; dans trente ans, sans aucun doute trop tard (faute de participants et de ... lecteurs).*

*Mais de quoi s'agit-il, pour justifier cette profusion de préambules ?*

***De thanatologie**, une discipline qui, vous en conviendrez, ne saurait être abordée sans quelques précautions, fusse par l'insolite et la dérision ?*

### Savez-vous ?

Savez-vous que, pour beaucoup, l'on doit la configuration actuelle des cimetières à Loménie de BRIENNE ? Oui, à cet éminent personnage qui fut évêque de Condom, archevêque de Toulouse, puis ministre des finances de Louis XVI, à qui l'on doit le Canal du Midi et la convocation des Etats Généraux. Par son Ordonnance Episcopale du 23 Mars 1775, suivie par l'Ordonnance Royale du 10 Mars 1776, il bannit les sépultures dans les

---

<sup>4</sup> Interdit aux moins de 77 ans.

églises – réservées depuis le moyen âge au clergé et à la noblesse – et buta hors les murs les cimetières des manants. Il s'agissait, bien sûr de mesures prophylactiques qui heurtaient les usages d'une époque où les sépultures occupaient les espaces de vie courants, même s'il y était défendu

" ...d'y faire ny apporter aucunes immondices, d'y exposer en vente aucunes marchandises, d'y battre et dépiquer les grains, de s'en servir de passage si ce n'est pour aller à l'Eglise, d'y jouer, d'y étendre le linge, le chanvre, lin ou autres choses semblables, d'y semer ou planter, et d'y laisser croître aucuns arbres ou buissons."

*Ici, il nous est permis d'imaginer K.I.N. sans Loménie de Brienne. Le Grand Amphi aurait été dédié aux éminences des Strass les plus prestigieuses et les plus obscures, à moins que celles-ci n'aient préféré élire domicile posthume dans les soubassements du Tap's... La piétaille se serait satisfaite de la Cour d'Honneur, voire du Champ d'Off...*

Savez-vous que bien avant, vers le Xème siècle, bien des usages tendaient à faciliter le transfert dans l'autre monde, et en particulier le départ de l'âme vers le ciel ?

On plaçait le cierge de la Chandeleur au-dessus du mourant, peut-être même dans sa main, pour faciliter l'agonie. Et l'on aidait l'agonisant à "passer", au besoin en enlevant quelques tuiles du toit juste au-dessus de son lit, pour que son âme puisse s'envoler plus facilement ; ou encore en découvrant ses pieds, pendant l'extrême onction.

On raconte que ceux qui assistaient à la mort de Sainte Mélanie, croyant son dernier moment arrivé, lui

étirèrent les pieds dans le but de faciliter la sortie de son âme.

Savez-vous que si le suaire est très ancien, le cercueil ne deviendra courant qu'au XVIème siècle. Cela n'empêchait en rien la mise en bière, ce mot signifiant simplement "brancard".

Ce sont des "crieurs" qui annonçaient la mort de rues en rues, en s'aidant parfois de clochettes ; celles-ci furent sans doute à l'origine de la sonnerie du glas, le carillon de celui-ci pouvant indiquer le sexe et l'âge du défunt. On se réunissait alors pour des veillées au cours desquelles "chants, farces, sauts et beuveries sont couramment pratiqués".

Savez-vous qu'encore plus tôt, vers le IVème siècle, L'usage voulait que l'on prévoie des orifices sur les "auges funéraires", afin de permettre le passage de "libations". Certains, se fiant à "quelques motifs indigènes figurant vases verseurs et cupules", avaient pu penser le plus sérieusement du monde que les défunts buvaient. Pourtant, à cette époque, l'incinération paraît générale.

Un dernier mot : confession, communion, extrême onction, constituaient un ensemble de précautions à ne pas négliger avant de mourir, même si seule la confession était obligatoire, le mort "déconfès" ayant été, jusqu'au XIIIème siècle, assimilé au suicidé. Et l'on se méfiait des vertus de l'extrême onction que l'on tenait pour une sorte d'Ordination et qui, de ce fait interdisait le mariage en cas de guérison.

Enfin, il n'était point rare que le moribond testât. Dans le Midi Toulousain, l'intervention d'un notaire est fort



ancienne, mais les prêtres n'étaient jamais loin et l'une des obligations du curé était de rédiger les testaments, ou d'en surveiller la rédaction. Cela peut expliquer les préséances qui y sont systématiquement données aux invocations divines, à peine interrompues quelques années pendant la Révolution, période pendant laquelle "l'être suprême" y fait quelques fugaces apparitions

*Si vous ne saviez pas tout ça, remerciez-moi de l'initiative que j'ai prise de vous en faire part, même si cela ne sert à rien, surtout dans l'immédiat. Ce que je vous souhaite de tout cœur.*

*Cette note n'est pas mon testament.  
Par la grâce de Dieu, je compte bien vous en infliger  
encore un certain nombre d'autres.*

## **Bibliographie**

*Je précise que l'essentiel des observations rapportées ici sont des plus sérieuses et viennent d'une étude très impressionnante et très documentée réalisée par un groupe d'une dizaine d'historiens sur "**les visages de la mort dans le midi Toulousain**" et dédiée à leur maître (décédé, ça ne s'invente pas) Philippe ARIES. Les autres observations sont de mon cru ; comme Dieu reconnut les siens sous les murs de BEZIERS, je pense que vous reconnaîtrez les miennes...*

## **Un peu d'étymologie...** pour ne pas « mourir idiot » ...

L'on sait que, dans les temps anciens, pour s'assurer qu'un individu était décédé, l'usage voulait qu'une personne en charge de cette vérification mordît violemment un des doigts de pied de la victime (en général le gros orteil). En l'absence de réaction de la part du défunt, ce dernier était déclaré officiellement mort. C'est de là que vient l'appellation de « **croque-mort** », fonction qui, comme celle de bourreau, se transmettait de père en fils depuis la nuit des temps.

2001

## LA VIE D'ARCHIMEDE

Comme chacun le sait, si notre Dieu est St Gorgu, comme Jésus est le fils de Dieu le Père, Bouddha celui du roi Couddhodana, Confusius celui du seigneur K'ong (descendant par la branche cadette des Song, de la dynastie royale des Yins, 2000 ans av. J.C.), St Gorgu est le filleul d'Archimède, qui devient ainsi notre premier ancêtre et parrain.

Afin que chacun sache ce que fut sa vie, nous avons essayé de vous en présenter un résumé succinct.

Grec de Syracuse, Archimède, le plus grand représentant de la science hellénique, a vécu au IIIème siècle avant notre ère, de 287 à 212 av. J.C. Il vint sûrement s'instruire à Alexandrie, qui était alors le centre de la culture purement désintéressée.

Archimède ne fait ni ne prétend faire école : il sait et il dit ce qu'il doit à ses prédécesseurs, comme le fait que la découverte des solutions est liée à l'art de poser les problèmes.

Mis à part les traités de mathématiques pures, jusqu'aux années tragiques du siège de Syracuse, nous ne possédons guère de détails sur la vie d'Archimède, vouée, suivant la formule célèbre, aux travaux entrepris "pour le seul honneur de l'esprit humain".

Voici toutefois deux anecdotes rapportées par Plutarque :

Archimède annonça un jour à son parent et ami le roi Hiéron qu'avec une force donnée, on pouvait remuer un fardeau quelconque ! On lui prêta alors l'expression imagée qu'il donna des principes du levier : "Donnez-moi un point d'appui et je soulèverai la terre".

Mais le roi voulut quelque chose de concret et c'est pour cela que l'on put voir Archimède, assis, tirer à lui par l'intermédiaire d'une "machine à plusieurs poulies", une galère échouée sur la grève.

En 214, Syracuse se trouva assiégée par des forces de terre sous le commandement d'Appius et par une flotte de soixante galères sous les ordres de Marcellus.

Plutarque rapporte que les machines d'Archimède firent pleuvoir sur l'Infanterie Romaine une grêle de traits de toute espèce et des pierres d'une grosseur énorme qui jetaient le désordre dans tous les rangs. Sur le côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, à l'aide de contrepoids, enlevaient ou enfonçaient dans la mer les vaisseaux romains : "On voyait sans cesse des galères enlevées et suspendues en l'air, tourner avec rapidité et présenter un spectacle affreux".

Ce fut un rocher d'un poids supérieur à 250 kg, expédié par une machine infernale, qui fit battre en retraite Marcellus et Appius. Les romains, accablés de toutes parts, sans voir d'où partaient les coups, semblaient se battre contre les Dieux.

La légende montre aussi Archimède construisant les miroirs paraboliques convergeant les feux du soleil sur l'ennemi, mais les témoignages à cet égard sont trop tardifs pour pouvoir être pris en considération.

En tout cas, des inventions auxquelles son patriotisme fut à la source, Archimède s'est refusé à rien écrire. Il estimait que c'était assez d'avoir été contraint à s'abaisser jusqu'à la pratique du mécanicien alors que le génie de l'homme consiste à découvrir et à contempler la vérité pour la vérité elle-même.

Cette indifférence à l'égard des applications pratiques est à la source de la légende qui fait de lui, ainsi

qu'elle le fera plus tard d'un Newton ou d'un Henri Poincaré, le type du savant distrait.

Tout le monde connaît son aventure qui survint lorsque, une fois dans son bain, il eut conscience du déplacement de l'eau par son corps : il courut tout nu (dit Vitruve) à sa maison en criant "Eureka".

Cette caricature de son étourderie se retrouve dans les trois récits de sa mort, lorsque Marcellus, profitant des fêtes de Diane pour se rendre maître de Syracuse, donna l'ordre à ses soldats de l'épargner, par admiration de son génie.

Une première version montre un soldat lui demandant son nom alors qu'il traçait des figures géométriques sur le sable. Tout entier à son problème, Archimède lui répondit : "De grâce, ne brouille point cela". Et le soldat, prenant cette réponse pour une injure, lui trancha la tête.

Le deuxième récit de sa mort est tout à fait différent. Archimède aurait été tué dans la rue par des soldats qui croyaient qu'il transportait de l'or, alors que ses caisses ne contenaient que des instruments de mathématiques qu'il apportait à son vainqueur Marcellus.

On raconte encore qu'un soldat envoyé par Marcellus pour ramener Archimède fut irrité par la réponse de ce dernier, qui tenait à terminer une démonstration avant de partir, et le transperça de son épée.

Ce n'est pas ici que nous pourrions citer toute l'œuvre d'Archimède. Elle est trop vaste et ne se détache pas, d'ailleurs, de celle de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Ce fut celle d'un géomètre.

Avant les théories abstraites de Pascal, il donne une idée concrète des infiniment grands et des infiniment petits dans l'Arénaire, ou Calcul des grains de sable.

Archimède trouve aussi, en cherchant une quadrature approchée du cercle, que  $\pi$  serait compris entre  $3 + 10/71$  et  $3 + 1/7$ .

Tout le monde connaît aussi l'histoire de la couronne d'or du roi Hiéron et la découverte des lois de l'électrostatique.

Il faudra attendre la Renaissance et la venue de Leibnitz et de Newton pour assurer la succession d'Archimède et, pour montrer à quel point son génie se manifestait, citons la célèbre formule de Cicéron dans les Tusculanes : "Geacum est non legitur, geometricum non intelligitur" (C'est du grec et on ne peut pas lire, c'est de la géométrie et on ne peut pas comprendre)

**Ceci serait fort incomplet sans l'histoire du Gorgu, telle que rapportée dans les Carnets de Trad's :**

*C'est le Dieu des Gadz'Arts*

*Ancien Gadz'Arts, filleul d'Archimède, il a parcouru le monde en exerçant les professions les plus diverses. Après avoir été toréador en Espagne, commis voyageur en Amérique, coiffeur à Pèzenas, il est revenu à KIN comme prof de dess' sous le nom de St Gorgu. Il appréciait particulièrement le grattage. La planche n°1 consistait à faire un dess' entièrement à l'encre de chine avec laîus, cotes en rouge, à le gratter et à le recommencer 7 fois de suite, à procéder de même au verso. Pour la correction, il était impartial : il montait sur le toit du grand amphi et faisait tomber les feuilles. La dernière qui touchait le sol était notée 18, comme étant la plus légère, donc la mieux grattée.*

*Actuellement, il est aux enfers où il flaque le grattoir des cent jours.*

2006

## **MON AMIE LA POSTE**

### **Le DISTRIBUTEUR de BILLETS**

Ce matin trois juillet, je passe comme presque tous les jours devant mon Bureau de Poste. Une affichette sur le distributeur automatique de billets attire mon attention. Non pas par son allure générale, tout à fait conforme par son style et sa calligraphie inimitable, à toutes ses homologues qui foisonnent dans tous les espaces publics, mais par son contenu :

*"Durant tout le mois de Juillet, le distributeur de billet sera indisponible, pour cause de remise en état annuel"*

Comme tous les employés du Bureau, en quelque sorte, et en même temps que la moitié d'entre eux.

Lors de mon dernier passage, fin Août, l'affichette était toujours là.

N'étant pas client de ce distributeur, je n'ai donc pas su si on avait oublié d'enlever l'affichette ou si l'appareil avait suivi le sort estival de l'autre moitié des employés.

### **La BOITE aux LETTRES**

Depuis un peu plus d'un an, mon Bureau de Poste s'est doté d'une toute nouvelle boîte aux lettres, évidemment jaune, massive et posée sur le trottoir. Elle est même très moderne, car elle indique sur toutes ses faces, modèles à l'appui, la façon de rédiger les adresses, et vous invite fort courtoisement à glisser vos lettres dans deux avaloirs, l'un pour les destinations concernant Paris et sa banlieue, l'autre la province et l'étranger.

Ce matin, je me suis présenté devant la boîte au moment où la facteur (pardon, le préposé) effectuait la

levée. Respectueux des consignes, j'avais trié mes enveloppes par groupe de destination et je les lui tendis séparément. Il les fourra tout de go dans un même sac. Constatant que je m'étonnais, il me dit le plus naturellement du monde en ouvrant la boîte:

- Oui... ça n'a pas d'importance... on fait juste des essais... et puis voyez vous-même à l'intérieur, il n'y a aucune séparation.

Il ne m'a pas dit combien de temps devaient durer les essais, ni à quoi ils servaient.

## **L'ACHAT de mon COMBINE TELEPHONIQUE**

Ayant réalisé quelques menus travaux dans mon appartement, j'ai souhaité y installer un combiné téléphonique mural.

Sur le site Internet de France-Télécom, j'en repère un, disponible tant sur le site que dans toutes les agences commerciales. Pour éviter des délais, et la sachant tout à fait à portée de mon domicile, je choisis de m'adresser à mon agence.

A neuf heures cinquante, il y a déjà du monde sur le trottoir et, ne pouvant faire autrement, chacun repère celui qui, arrivé après lui, ne devra pas passer avant. A l'ouverture, ceux qui ne sont pas aussitôt pris en charge se précipitent sur le distributeur de numéros d'ordre et se mettent en attente, debout, car il n'y a pas de sièges.

C'est une agence polyvalente. On peut y traiter de branchements téléphoniques, d'abonnements à Wanadoo, de litiges divers et d'achats de petits matériels. Lorsqu'une bonne demi-heure plus tard mon numéro apparaît à l'écran, je présente l'objet de ma présence et l'on me répond :

- Désolé monsieur, mais nous ne faisons plus cet article depuis deux ans.

- Mais je viens de consulter Internet...
- Oh, eux, ils ne sont jamais à jour.
- Et qu'avez-vous à me proposer à la place
- Je suis vraiment désolé, mais nous n'avons rien de mural...

A deux cents mètres, un magasin de la FNAC : Le combiné que je recherche est disponible sur un rayon. Il me suffit de le prendre et de me présenter à une des caisses, carte bleue en main.

## **La FILE d'ATTENTE**

Mon Bureau de Poste est un bureau important. Il y a même sept guichets ; ce qui permet d'en laisser toujours un ou deux fermés.

Dans la salle d'attente, il m'est arrivé de dénombrer jusqu'à dix-neuf usagers, sans compter les enfants ni les personnes accompagnant les dames âgées.

C'est la raison pour laquelle il s'était doté d'un distributeur de numéros d'ordre. Ça marchait très bien, au point que nombre d'usagers pouvaient aller faire quelques emplettes chez les commerçants voisins entre le moment où ils retireraient leur numéro et le moment où on les appelait.

Il y eut sans doute des indignations, voire des protestations.

Aujourd'hui trois Octobre 2005, j'ai pu constater que l'astucieux dispositif avait été supprimé et la file d'attente rétablie ; on l'a même organisée, façon Disney Land, avec des chicanes. J'y ai patienté une demi-heure pour, tout simplement, me procurer un emballage dénommé "Colissimo".



L'ayant amené chez moi pour le remplir, je suis donc revenu passer en bonne compagnie une autre demi-heure. Un prospectus intitulé "Information clientèle" attira mon attention ; je le lus, car il était court et j'en avais le temps. Bien que pimpant et aguicheur, il datait déjà de Mai 2005. Il commençait par : "Afin d'améliorer nos conditions d'accueil et de réduire votre temps d'attente..." et se terminait, à peine huit lignes plus loin, par : "Nous vous tiendrons informés régulièrement de l'avancée de ce plan d'accueil."

Au fait, quand ?

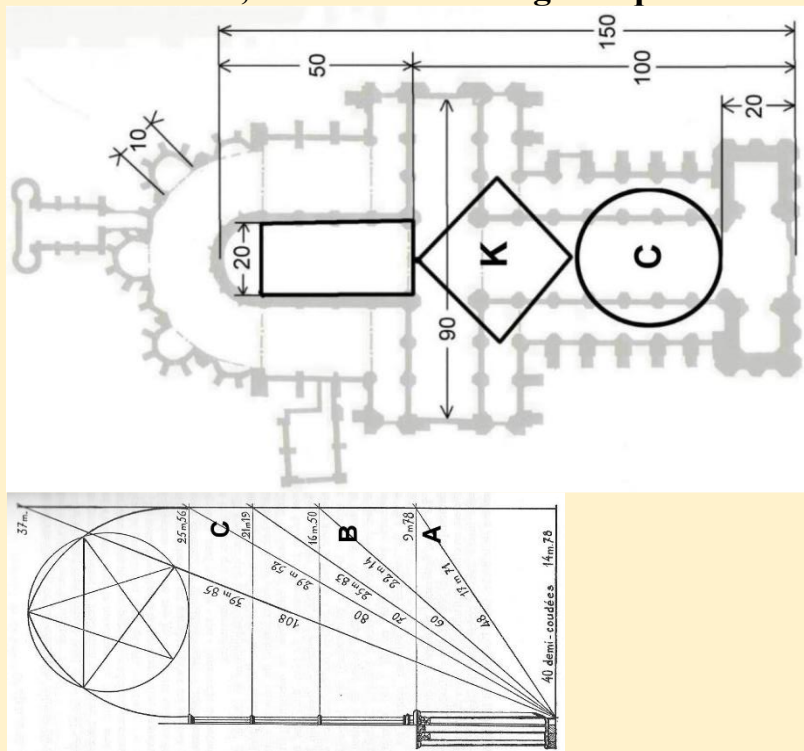
Ce même soir, sur TF1, PPDA m'a rassuré. La Poste a débloqué un gros budget pour améliorer l'accueil dans ses bureaux ; sans viser, manifestement, la diminution des temps d'attente. Il est en effet question d'y installer des imprimantes de photos numériques et des distributeurs de boissons.

A mon âge, et à celui de la clientèle que j'y ai rencontrée, une pissotière serait sans aucun doute plus utile.

*2007*



## CHARTRES, la Cathédrale énigmatique...



Dans le schéma ci-contre, j'ai reporté quelques mensurations remarquables, exprimées en "Coudées" de Chartres. Il faudrait y ajouter les 50 de la hauteur de la nef (égale à la profondeur du puits celtique se situant sous la cathédrale), et d'autres encore, qui participent sans aucun doute à l'harmonie de l'édifice.

Rien d'étonnant, me direz-vous, lorsqu'on connaît la qualité des bâtisseurs de la fin du douzième siècle.

Sauf que l'on apprendra que la longueur de cette "Coudée", soit 0,738 m, correspond à la longueur de la cent-millième partie du degré du méridien de Chartres ! Mais les curiosités ne s'arrêtent pas là, comme vous pouvez en juger :

Le rapport de la longueur à la largeur du chœur est de 2 à 1. C'est celui du Temple de Salomon et de la plupart des temples égyptiens et grecs.

Entre le chœur et la limite de la nef, comme indiqué sur le schéma, on peut inscrire un carré K et un cercle C qui présentent, entre autres particularités qu'il serait trop long d'évoquer ici, les singularités suivantes :

Le côté du carré K à une longueur égale au dixième du côté de la base de la pyramide de Chéops, ce qui fait de sa superficie le centième de celle de cette base. Sa diagonale est égale à la longueur du chœur, ce qui lui donne la même superficie et, par ailleurs, elle détermine la largeur de la nef (collatéraux inclus)

La superficie du cercle C, elle, est égale à celle du carré ! Les mathématiciens apprécieront l'exploit, qui implique que l'on ait en ce temps résolu la quadrature du cercle.

L'analyse du deuxième schéma est encore plus surprenante : les hypoténuses A (de longueur 48), B (60) et C (80) sont, par rapport à la base (40), dans des proportions qui correspondent à celles de la tierce, la quinte et l'octave dans une gamme musicale mineure !

*D'après l'ouvrage "Les mystères de la Cathédrale de Chartres", de Louis CHARPENTIER.*

2007



## Quelques souvenirs de la FIAT...

(Extraits d'un vieux cahier de notes...)

.... C'est juste un peu après que se produisit la catastrophe, qui devait non seulement effacer dans sa totalité la journée d'avance que nous avions eu la précaution de prendre pour arriver avant le début des cours à l'école, mais porter notre retard à plus de douze heures. En même temps qu'un bruit de crécelle métallique agressait violemment nos oreilles, la Fiat s'immobilisa. En deux temps et trois quarts d'heure, Roland et Gilbert, nos plus fins techniciens, avaient mis hors de cause la clavette greffée en son temps sur le moyeu arrière gauche, puis démonté et remonté la boîte de vitesses, dont le passé n'était pas sans reproche, pour constater sa parfaite constitution et sa santé à toute épreuve. Et pourtant, la crécelle reprit ses hurlements aux nouveaux premiers tours de roues. On constata cependant qu'ils cessaient presque dans les descentes et lorsque Roland, dans les démarrages, procédait avec le maximum de douceur pour embrayer. Dans ces conditions, et même en soulageant l'effort de traction du moteur par la poussée régulière et continue qu'exercèrent tantôt ensemble, tantôt à tour de rôle ceux qui ne tenaient pas le volant, on fit une petite dizaine de kilomètres, qui nous menèrent jusqu'à Alzonne. C'était un dimanche et, bien sûr, tous les garagistes étaient fermés !

Ces quelques kilomètres de course à pieds, évidemment fractionnée, n'avaient cependant pas été tout à fait inutiles. Car, de l'arrière, on avait fini par localiser le mal : Le pont arrière, en qui on n'aurait jamais pensé ne pas faire confiance, avait lâché. Il nous fallait un garagiste à tout prix, même si nous souhaitions le moindre, pour mettre la Fiat sur un pont élévateur ou, à la rigueur, sur une fosse.

Et de Carcassonne à ... Béziers, via Narbonne, tous les garagistes avaient tiré le rideau, tous. Qu'ils soient à jamais maudits, eux et leur progéniture, jusqu'à la treizième génération !

Je n'oublierai jamais les têtes que nous faisons quand une côte surgissait à la sortie d'un village ou au détour de la route. C'est depuis ce jour là que la côte de Nissan occupe dans mes souvenirs une place de choix, car il est bien certain que le plus éclopé des coureurs du Tour de France n'a jamais souffert dans l'Isoard autant que nous dans ce raidillon méridional. Surtout que de méridional, il n'en avait que la situation géographique : à la simple vue des conditions climatiques, on aurait pu se tromper d'une bonne trentaine de degrés de latitude, et pas vers l'équateur. Un vent glacé nous enveloppait dans une véritable tempête de neige, telle qu'un indigène, même octogénaire, n'avait certainement pas du en braver depuis son âge de raison.

Et Béziers ! Une ville toute en montées où une rue se sentirait sans doute déshonorée si elle n'était pas plus pentue que sa voisine ! Nous y avons rendez-vous chez un bon camarade qui avait très aimablement mis le garage de son père à notre disposition, mais qui avait omis de nous préciser qu'il se trouvait au point culminant de la ville. Quand nous arrivâmes, nous n'eûmes même pas le loisir de jouir du point de vue, qui devait être magnifique : il faisait nuit, et elle était opaque.

La réparation s'avéra des plus laborieuses pour les deux d'entre nous qui avaient eu l'imprudence d'enfiler des bleus de travail. Moins, et même nettement moins pour les deux autres. En fait, l'opération du pont révéla une bonne surprise : dans la pâte constituée d'huile, de limaille, de billes et des débris de la cage de roulement qui coula dans un carter judicieusement placée pour la recevoir, il n'y avait aucune dent d'engrenage ! Tous les

pignons crantés étaient quasi intacts et il suffisait donc de remplacer un roulement défaillant pour terminer la réparation.

S'en procurer un neuf, un dimanche d'hiver, vers dix heures du soir semblait être une âpre entreprise et pourtant, ce fut bien plus facile de se le procurer que de le mettre en place. Certes, il fallut bien arracher à sa vie de famille un quinquard en pantoufles qui aurait certainement préféré continuer à jouer avec le tout neuf train électrique de son fils que sortir par un temps de chien pour aller jusqu'à son magasin, à quelques dizaines de mètres de là. Mais le plus dur fut d'extraire de son logement les restes de l'ancien roulement, dont ils semblaient ne plus vouloir se séparer après tant d'années de vie commune. Pour y arriver, il ne fallut pas moins de deux heures d'efforts qui alternèrent toutes les méthodes possibles, des plus douces aux plus violentes. Ils cédèrent enfin, sous les violents coups de marteau assésés avec une infinie précision, car il s'agissait à la fois d'atteindre les points vitaux de résistance des fragments d'acier rebelles et de ne point toucher à l'un quelconque des cinquante ou soixante doigts crispés et raidis par le froid qui tenaient lieu d'étau.

Pendant que Roland et Michel remontèrent le pont, nous aurions dû, Gilbert et moi, remettre la voiture en état de marche : ficeler les bagages, remonter les sièges, remettre de l'eau dans le radiateur, vidangé par crainte de gel. Ce fut l'obstacle principal. A première vue, ça paraissait pourtant facile : d'un robinet partait un tuyau de caoutchouc qui venait mourir, après de nombreux méandres dans l'obscurité, à deux doigts de la roue avant droite. Saisir cette extrémité, l'enfoncer jusqu'à la garde dans le radiateur et ouvrir le robinet fut fait en un clin d'œil. Mais, dix bonnes minutes plus tard, il fallut bien se rendre à l'évidence : il n'y avait pas plus d'eau dans le radiateur



que de garage ouvert entre Carcassonne et Béziers...En revanche, il devait y avoir quelque part une bien belle flaque car, il n'y avait aucun doute, on entendait bien l'eau couler du robinet, et le tuyau enfoncé dans le radiateur s'achevait un peu plus loin, dans le vide, raccordé à rien. C'est, pas de chance, juste au moment où l'on s'en aperçut que Roland demanda si tout était prêt, sur un ton sèchement influencé par sa toute dernière demi-heure de station allongée, sur le dos et sous les roues arrière de la voiture, à même le sol gelé. Gilbert tenta, en vain, de détendre l'atmosphère :

-Nous avons vidé le reste de la quille de rouge, fait fondre la neige qui restait sous le capot, pissé tous les deux dans le radiateur, et il en manque encore...

Enfin, après avoir chatouillé un tantinet le charbon de la dynamo avec une lime bâtarde qu'avait rendue douce une longue pratique du commerce, et s'être assuré que les phares éclairaient bien à cent pas, ou presque, ce fut le départ, vers deux heures du matin, avec cette fierté indéfinissable que confère une grande victoire sur le destin.

Une minute après, très exactement, nous fumes plongés dans le noir le plus total par un caniveau meurtrier, sournoisement placé en travers de la route, et qui avait eu définitivement raison de notre trop sensible dynamo. Il faisait tellement froid que personne n'osa se sacrifier pour descendre la réparer. Les quelques poids lourds attardés qui roulaient encore eurent tôt fait de nous brûler la politesse et c'est le plus souvent au clair de lune que nous fûmes contraints d'avancer. A quinze à l'heure, les frémissements de l'aube nous parurent bien lointains et encore plus le terme de notre périple, que nous n'atteignirent que vers midi, malgré de frénétiques accélérations de fin de course.

*(J'avais changé les noms... pourquoi ? Mais est-ce si important) ?*

## On a eu chaud... et froid !

La climatologie, même circonscrite à notre environnement géographique immédiat, est une science complexe, qui met en scène des phénomènes aussi mystérieux que les éruptions solaires (voire les explosions atomiques), les passages de comètes et les éclipses, El Nino, l'hygrométrie, la température et les vents, et aussi la perméabilité de la couche d'ozone...

Or, comme l'écrivait le Général de Gaulle à propos du Proche Orient, vers un sujet compliqué, il faut aller avec des idées simples.

J'ai donc choisi de limiter mes investigations au facteur "température". Ce n'est pas très original, il faut l'avouer, mais c'est simple. Enfin... à première vue ; car cette voie ne manque pas de traquenards, en bien de circonstances.

En premier, il faut se souvenir que l'on ne sait vraiment la mesurer que depuis un peu plus d'une paire de siècles, grâce aux travaux conjugués de Réaumur, Fahrenheit, Celsius et de leur cadet de cent ans, lord Kelvin.

En second, on n'oubliera pas que l'historique de ces températures excède certes une centaine d'années, mais de bien peu ! Pour les périodes antérieures, il faut se fier aux chroniques : les dates des moissons, des vendanges, des labours, des premiers et derniers gels, des retours des cigognes, des disettes... donnent des indications précises. On se réfère aussi aux anneaux des troncs d'arbres (ça s'appelle la Dendrochronologie, je n'y peux rien), et pour des périodes plus longues, à l'évolution des forêts et des glaciers. On analyse même des carottes

glacières, mais là, c'est pour remonter très loin dans le temps.

Enfin, l'analyse des températures révèle quelques surprises. Si les records journaliers excèdent les 40°, tant au-dessus de zéro (+44° à Toulouse le 8 Août 1923) qu'au-dessous (-41° à Mouthe le 17 Janvier 1985), les moyennes sont infiniment plus sages : un peu moins de 17° pour les étés et autour de 2° pour les hivers, avec des amplitudes bien inférieures à 2°. Quant aux moyennes annuelles, elles ont été de 9°,6 au milieu du siècle dernier, en augmentation d'à peine 0°,8 sur la moyenne des quatre siècles précédents.

Alors, lorsqu'on envisage une élévation de 3° ou 4° de cette moyenne dans les cent ans à venir, ça fait froid dans le dos !

Cela dit, voilà donc comment j'ai choisi, personnellement, d'analyser les phénomènes climatiques, en les classant en cinq groupes, en fonction de leur durée.

**Les sensations :** Ce sont les phénomènes que le corps humain ressent directement. Ils sont courts et vont de l'instantané (les 40° et plus sur la plage, sous le seul abri de sa crème solaire) à la plus longue période que la physiologie humaine soit capable de mémoriser (de cinq à dix jours), du type de la dernière "canicule".

**Les saisons :** Ce sont les phénomènes que la mémoire retient et qualifie, en se trompant souvent, de chaudes ou froides, glaciaires ou caniculaires...

Les chroniques, en la matière, ne trompent pas : celles du Curé Claude Haton, de Provins, qui relate que, pour la fête des Saints Innocents (7 Janvier) de 1565, il y eut gel des mains et des pieds, de la crête des coqs et

des membres virils de plusieurs hommes (ce qui peut être à l'origine d'une expression un peu leste, et fort connue).

Or 1565 fut un des sept hivers les plus froids des sept derniers siècles (1364, 1408, 1435, 1565, 1684, 1789, 1880)

Ce sont aussi les chroniques qui relatent qu'en 1420, les cerises étaient mûres dès le 16 Avril dans l'Albigeois, où la moisson elle-même commença le 25 Mai, alors qu'à Dijon, les vendanges débutèrent le 25 Août.

Or 1420 figure bien au "top ten" des étés les plus chaud des sept derniers siècles, auquel viendra sans doute s'ajouter 2003 (1326, 1420, 1422, 1473, 1540, 1556, 1781, 1783, 1846, 1984)

**Les années** : Ce sont les phénomènes qui résultent des quatre combinaisons possibles entre les hivers froids ou cléments et les étés frais ou torrides, lesquelles combinaisons s'assaisonnent d'humidité ou de sécheresse...

On retient principalement les années par le "millésime" qu'elles attribuent aux calamités, comme les disettes et les grandes famines ou encore les pandémies de dysenterie, le plus souvent liées aux mauvaises récoltes engendrées par le gel des semis, l'échaudage des grains et l'assèchement des cours d'eau.

La disette de 1316, à Ypres, tua 10% de la population ; la famine de 1693/1694 aura à son actif quelque 1 300 000 décès, pour une population de 22 millions de personnes. On est loin des 15 000 morts de l'été 2003 !

**Les périodes** : Ce sont les phénomènes qui impriment leur passage sur la nature : avancées et reculs

de déserts et glaciers... et qui s'expriment, au minimum, en décennies.

De 1300 à 1412, les glaciers alpins s'allongent, jusqu'à atteindre la côte qu'ils auront en 1920. Puis, ils feront un peu l'accordéon. Leur maximum se situera aux environs de 1640, où ceux de Chamonix toucheront les villages du Bois, du Tour, d'Argentières et des Bossons. Cent ans plus tard, ils auront reculé de 600 mètres ; puis ils grossiront à nouveau pendant cent nouvelles années, avant de se retirer d'un bon kilomètre...

Souhaitons que ce mouvement s'arrête là : si tous les glaciers du monde fondaient, la mer monterait de 70 mètres !

**Les ères** : Ce sont les phénomènes qui modifient les structures même du globe, dans sa biodiversité et parfois sa géologie.

L'échelle des temps, ici, n'est pas la même et, pour parler vrai, sort du cadre des présentes réflexions.

Pour le fun, citons l'un des plus récents, à savoir la fonte, il y a tout de même 400 000 ans, de la calotte glaciaire antarctique Ouest, ce qui a dû faire monter le niveau de la mer de 5 à 7 mètres. Heureusement, il a suffisamment gelé depuis pour que tout rentre dans l'ordre... ou presque.

**Nota** : En raison de ses arrondis et de ses raccourcis, le texte ci-dessus n'a pas la rigueur scientifique d'un vrai mémoire sur le sujet ; il ne prétend qu'à demeurer un petit exercice de vulgarisation. L'essentiel du matériau m'a été fourni par Emmanuel Le Roy Ladurie (l'historien) et... le Quid.

2007

## Mon amie la Médecine

Deux petits épisodes de mes relations avec les Services de Santé, qu'on fréquente, me semble-t-il, plus souvent désormais que jadis, m'ont conduit à prendre ma plume la plus indulgente.

Le premier a déjà presque un an.

Une chute, une violente douleur dans le dos, suivie dans la nuit de crises d'étouffement. En vertu du célèbre théorème de la tartine, c'était le 11 Novembre. Les jours fériés, mon Généraliste préféré est évidemment hors circuit. J'appelle successivement les deux numéros d'urgence indiqués sur la plaquette de ma commune. Le premier me répond qu'il ne fonctionne plus et d'aller voir ailleurs, où quelque chose comme ça. Le second me renvoie vers le 15 !

Au bout du fil, assez rapidement, un médecin qui m'avoue ne pas pouvoir faire de diagnostic par téléphone, et je le crois volontiers. Il m'envoie une équipe de la Croix Rouge. En dix minutes, elle est là, sirènes hurlantes. Ils sont quatre, deux fois moins nombreux que les pompiers venus quelques mois plus tôt pour éteindre le feu d'un poste de télé, qu'on avait maîtrisé avant qu'ils n'arrivent. Deux fois moins nombreux, mais aussi bien équipés, en uniformes et matériel, à la lance près. Le brancard à roulettes, ils l'avaient laissé dans le hall, l'ascenseur étant évidemment trop petit pour lui.

Bien sûr, ni diagnostic ni soins sur place, direction les urgences de l'hôpital. L'avantage d'arriver avec une ambulance, c'est qu'on passe devant ceux font déjà la queue, et ça permet de ne pas attendre dans le premier couloir, mais dans le second. Suivra, tout le long de la journée, une série d'exams divers qui, dieu merci, ne révéleront rien ne mettant en cause le processus vital et

déboucheront le soir venu sur une ordonnance lamda et ma libération !

Le second est de la semaine dernière.

Les mêmes symptômes, ou presque, qu'un an plus tôt. Comme ce n'était pas le 11 Novembre, ni aucun autre jour férié, mon Généraliste préféré m'a reçu aux aurores et m'a prescrit, outre une poignée de médicaments, une radio et une échographie, que j'ai pu faire faire dans la foulée, dans une clinique voisine, équipée et habilitée.

Surprise au moment de sortir : le docteur de service, à vrai dire un chirurgien, me fait hospitaliser dans son service, toutes affaires cessantes et sans repasser chez moi, pour des examens complémentaires. A peine au lit, prise de sang mise sous perfusion. On craint évidemment le pire. Le lendemain matin, scanner. Non pas sur place, car la clinique n'est pas équipée, mais au centre de Paris. Départ en ambulance à neuf heures trente, retour quatre heures plus tard, pour une intervention d'à peine un quart d'heure. Le chirurgien ne viendra consulter les résultats que le soir. Ils ne révèlent rien d'anormal. Ouf ! Mais, s'agit-il d'une application excessive du principe de précaution, il décide pour le lendemain d'autres examens, qui ne prendront que quelques minutes utiles et, à leur tour, ne révéleront rien.

Entre temps, on s'occupe. Heureusement, la "chambre seule" que j'ai prise est assez bien équipée : en particulier d'un engin à écran tactile faisant téléphone, télé et internet. Une box-triple-play, me dira mon fils, à qui je fais confiance sur le sujet, car il travaille chez Alcatel. Pour l'activer, il faut introduite un code que l'on trouve en grattant une espèce de carte de loto. Jusque là, tout le monde sait faire. Après, pour la plupart des patients, c'est du chinois et l'infirmière m'avouera qu'elle passe en

explications au moins cinq minutes par jour et par chambre. Elle en a douze, et doit recommencer tous les jours car l'application se désactive la nuit ; il est vrai d'une part que ses clients ne sont le plus souvent ni en âge, ni en état, de retenir le mode d'emploi et d'autre part que la carte à gratter est payante !

Bref, dans le mitan (et pas la mi-temps) du troisième jour, je m'enquis fermement de mon hypothétique sortie, et l'obtins incontinent du chirurgien pour la fin de l'heure qui suivit, sans autre lumière sur les causes de mes douleurs. Ce qui fut fait, tous règlements d'extras effectués au préalable au comptoir du "chek-out", y compris la somme de 0.80 euros pour la seule communication téléphonique que j'avais réussi à passer par ma box avec l'assistance de l'infirmière.

Voilà, amis, pourquoi votre fille... et peut-être pourquoi il est si difficile de combler le trou que l'on sait.

Je me demande d'ailleurs s'il ne conviendrait pas, dans le meilleur esprit "citoyen" qui siet à l'époque, que je prévienne ma caisse de Sécurité Sociale, car les 0,80 euros ne doivent pas cacher le coût réel (en euros) de l'aventure : 32 pour mon Généraliste, 87, 24 de radio et échographie et 80 pour leur interprétation par le chirurgien, plus les 3 jours d'hospitalisation et les examens complémentaire, dont un scanner, qu'elle aura à régler directement à la clinique. Et je ne compte pas les frais pour chambre seul, à savoir 356, 28 euros qui, je l'espère, ne feront pas tordre trop le nez à ma complémentaire !

Un dernier mot, cependant, pour vous rassurer sur ma santé. Si ces deux histoires sont rigoureusement authentiques, aux centimes près, sachez qu'elles ne me sont pas arrivées personnellement. J'ai juste fait une



usurpation de patient pour mieux conforter mon témoignage.

### **Les frais**

Généraliste à l'origine	80
Imagerie et Échographie	119.24
Chirurgien (examen)	80
Chirurgien (Surveillance)	52.80
Imagerie	75.16
Cardiologie	31.92
Biologie	248.40
Séjour	1685.06
Imagerie	32.26
Chirurgie	23
Anesthésie (Examen)	23
Chambre seule	356.58
<b>TOTAL</b>	<b>2713.42</b>

2008

## **Mon amie la Promo**

Ce matin, j'ai retrouvé dans un vieux classeur notre annuaire de sortie d'école. Vous savez, l'annuaire au format timbre-poste, en douze pages, y compris celles de la couverture et de leurs versos vierges. Pour un effectif d'une demi-grosse, d'à peine deux sections d'infanterie, c'était bien suffisant et, la mémoire aidant, je l'ai trouvé bien précieux. En quelques secondes, me sont venus de bien sympathiques souvenirs, quelques anecdotes, et quelques réflexions, aussi.

### **Les images et les souvenirs**

La sec's A et la sec's B, dont les membres se distinguaient me souvient-il, outre par leur baragouin second, par leur cantonnement nocturne, en première année, dans deux dortoirs distincts.

J'y ai reconnu un grand nombre de chèvres - j'entends de membres de l'UAI - qui avaient réussi à réduire le champ d'off à un territoire pelé, dont les dernières touffes d'herbes redoutaient encore plus leurs gambades désordonnées que les rayons du soleil. Et j'ai vite repéré, en exergue, les pitaines des équipes de Rub's, de Hand, d'Assoce ou de Basquet, menant flambants monômes dans les trois réfectoires les lendemains de victoires.

J'en vois là un qui ne fréquentait l'UAI que par la bande : il excellait en pétanque et en convertit plus d'un.

Lui, c'était le chef de la chorale, qu'il avait montée lui-même. Je n'en faisais pas partie, réservant l'usage de mon unique chemise blanche au port de l'uniforme. Et puis, principalement, parce que je chantais déjà bien faux.

Derrière l'image de son voisin, je vois Shoe-Shoe, notre bête. Comme vous tous, sous sa houlette, j'en ai

tordu, force grillages et collé montagnes de vieux journaux.

Tiens, un des marseillais ; je me souviens de leur strass : ils possédaient tous une bicyclette, qui leur permettait de rejoindre leur famille le samedi soir.

Tiens, un parisien ; tout au début, il poursuivait d'imprécations furieuses le sort qui l'avait envoyé aussi loin de ses pénates. Le soleil, les cigales, quelques argousiers mais sans doute aussi la festive humeur ambiante avaient vite retourné son courroux.

Voilà mon voisin d'amphi, chez Cupidon. Il m'en a bien voulu de ne l'avoir pas réveillé lorsqu'en fin de cours, avant que sonne le tap's, le Cupid's l'avait appelé au tableau. Il mit quelques pin's à réaliser que je n'avais pas pu le faire, étant moi même au tableau à ce moment là. Et Morphée le tenait si fort dans ses bras qu'il ne me vit même pas, sur le chemin que je gravissais pour reprendre ma place et qu'il descendait, lui, vers le tableau de torture.

Toi, tu m'avais épaté : au moment du fourchetage, ta complexion pileuse, en avance sur beaucoup d'entre nous, t'aurait permis le port d'un bouc ou d'une barbichette. Les anciens n'avaient-ils pas exigé que tu ne te rases point, à l'exception du menton.

La légende voulut qu'un jour de maladresse, ce camarade au grand cœur fit deux parts égales d'une maigre pitance et qu'il en prit la plus grande. Très amicalement, on en fit un théorème.

Et toi, n'avais-tu pas une moto, qui me ramena un jour du stade d'Aix à l'infirmerie de l'école, la main taillée d'une large estafilade ? Tu venais d'inventer l'ambulance à deux roues, qui n'eut qu'un bien éphémère succès, puisqu'il s'arrêta là. Moi, on m'amena dans une clinique voisine de l'école où une anesthésie locale m'endormit pour quinze heures ! Ma réputation était en jeu.

Quel mécanicien, celui là ! Confirme-moi que tu avais bien mis une vulgaire brique au fond du carter de ta bagnole de strass pour remonter le niveau d'huile...

Lui, il amorça sa légende le jour où il fit flamber, au sens mécanique du terme, le vieux portique à palan en essayant de soulever un tour dont il avait omis de déboulonner les pieds. J'ai bien pensé à lui, lors d'un de mes premiers stages dans un chantier naval, lorsque j'ai vu une flèche de grue plier sous le poids d'un élément préfabriqué de quarante tonnes.

Te souviens-tu, toi, de l'odeur de ta bagnole lorsque tu réussissais à la démarrer, au champ d'off ? C'était à peu près la même qu'au réfectoire, les jours de frites.

Là, j'ai une hésitation. Tu m'avais bien accompagné, à plusieurs reprises, dans ce cross dans la pinède (on ne disait pas encore footing) qui menait au barrage Zola ? A moins que ce ne soit dans une de ces multiples sorties nocturnes qui nous menaient, au temps des cerises, dans quelques jardins ou vergers voisins ?

Pour toi, je suis sûr de la scène : c'était, je crois le dernier jour de Dérouille et, pour gagner trois minutes, tu avais pris ta main entre la chaîne et l'engrenage d'une fraiseuse. Le prof (j'ai oublié son nom : Pignatel ? Reynaud ?) avait arraché les fils électriques...

Non, comme vous le constatez, je n'ai cafté et ne cafterai personne ; peut-être les acteurs de ces scénettes se reconnaîtront-ils.

Je conseille aux autres de se reporter à la mémoire du Tap's qui, de son quadruple regard, ne cessait de nous surveiller, jour et nuit. A la fois lorsque nous cheminions de cagib's en amphis, de réfectoires en Dérouille, en Chine ou en Flaque. Il en a vu, des monômes chantants ou à zouave, en zagrise ou en tenue

michée, en sinusoïde ou en exançoïde, à l'envers les jours de saint El's... Et même, la nuit venue, n'a-t-il jamais épié quelques groupes furtifs, accoutrés de noir, avec ou sans l'étendard de la révolte.

### **L'actuariat, ou l'espérance de vie.**

Aujourd'hui, un sur quatre des garçons de cette liste a disparu, dans ce fatal et ténébreux chemin du bout de la vie. On ne peut revoir leurs visages sans une grande émotion.

Et pourtant, les statistiques actuarielles les plus sérieuses d'alors prévoyaient bien pire : à l'époque, à vingt ans, un homme n'avait devant lui qu'une petite cinquantaine d'années à vivre ! C'est dire combien il m'aurait été difficile de faire ici ces sinistres réflexions. Mais rassurez-vous, aujourd'hui, les mêmes statistiques, certes un tantinet révisé, donnent encore sept ans à un octogénaire moyennement constitué.

### **L'Internet et la messagerie électronique.**

Toujours aujourd'hui, ma liste de promo d'internautes correspondants compte une bonne trentaine d'adresses. Presque cinquante pour cent de la liste d'origine. C'est, je pense une bien belle performance pour une promo qui n'avait jamais entendu parler, tout au moins à l'école, d'une simple carte perforée !

Et c'est un vrai plaisir pour moi de communiquer très régulièrement avec eux.

*2014*

## Ah le divin méli-mélo !

Comme vous le savez sans doute, l'arbre généalogique ascendant des Dieux grecs s'arrête à **Ouranos**.

Bien avant lui, certes, il y avait eu **Chaos**, le plus ancien de tous, et d'autres encore, comme **Erebos**, **Pontos**, **Nyx**, **Aither** ou **Eros**, qu'il n'est pas rare de confondre avec le fils d'**Aphrodite**... Mais on a hélas perdu toute trace des liens de parenté réels qui les rattachent à leurs descendants.

A partir d'**Ouranos**, c'est sûr, on dispose d'infiniment plus de précisions. Heureusement, car le moins qu'on puisse dire, c'est que ça ne pêche pas par un excès de simplicité.

On sait tout d'abord qu'il fut persévérant, prolifique et fidèle, puisqu'il eut quarante-cinq enfants de **La Terre**, qui fut son épouse sous le nom de **Gaïa** : les six Titans, autant de Titanides, les trois Cyclopes et les trois Hécatonchires, ainsi qu'autant de Nymphes, Déesses et Géants qu'il en fallut pour faire le compte.

Il fut aussi fort imprudent car, ayant ainsi sans doute trop bien satisfait sa libido, il ne vit point grandir l'agacement de son épouse, qui en vint à le détester jusqu'à la haine ; au point de convaincre son fils **Cronos**, le plus jeune des Titans, de tout simplement le châtrer au moyen de la faucille d'or qu'**Ouranos** avait conçue pour l'usage de ses amis les Atlantes.

C'est dans cette bien chaleureuse ambiance, et dans l'inceste de surcroît, que **Zeus** naquit, de **Cronos** et de sa sœur **Réia**, une des Titanides. Il était le sixième

enfant de la famille, venant après **Hadès** l'aveugle, et Prince des ténèbres, **Poséidon**, **Hestia**, **Déméter** et **Héra** : cinq frères et sœurs qu'il ne connaîtra que bien plus tard, et il faut l'avouer, dans des conditions bien rocambolesques, son père les ayant engloutis dès leur naissance

A peine adolescent, le futur maître de tous les dieux afficha de précoces dispositions, en tous cas en matière de paternité. Jugez-en :

Il eut en premier une fille, qu'il nomma **Athéna**, de sa cousine **Métis**, la fille de son oncle **Océan**, l'aîné des Titans.

Puis, les croisant sur son chemin, il séduisit successivement deux de ses tantes, **Thémis** et **Mnémosyne**, ainsi qu'une autre de ses cousines, **Eurinomé**, fille d'**Océan**.

De **Thémis**, qu'il rencontra à Delphes, il eut les trois Saisons (**Eunomia**, **Diké** et **Irène**), les trois Parques (**Clotho**, **Lachésis** et **Atropos**) et les trois Hespérides (**Aéglé**, **Erythie** et **Aréthuse**).

De **Mnémosyne**, l'aînée des Titanides, il eut les neuf Muses ; dans l'ordre : **Calliope**, celle des Légendes, qui concevra plus tard **Morphée** avec son frère **Apollon** ; **Clio**, celle de l'Histoire ; **Pollhymie**, celle des Chants Sacrés, qui épousera son frère **Arès** ; **Euterpe**, celle de la Musique ; **Terpsichore**, celle de la Danse ; **Erato**, celle de ces plaisirs auxquels elle a donné son nom ; **Melpomène**, celle de la Tragédie ; **Thalie**, celle du Rire et enfin **Uranie** la savante.

D'**Eurinomé**, il n'eut que les trois Grâces : **Aglaé**, **Euphrosyne** et **Thalia**. Non sans quelques difficultés, il est vrai, car **Eurinomé** était une sirène !

Vous avez bien noté que jusque là, maîtrisant la capricieuse science de la génétique bien mieux que nous ne le faisons nous même aujourd'hui, **Zeus** n'avait

procréé que des filles. Il craignait en effet au dessus de tout qu'un fils ne lui fit subir à son tour ce que **Cronos** son père avait fait subir à son grand-père.

Enfin devenu homme, il entreprit d'assumer son véritable destin. Cela impliquait qu'il attaquât et détrônât son père, lequel régnait à la manière d'un tyran.

Avec le soutien avéré de ses tantes et la bienveillante neutralité de son oncle **Océan**, et ayant récupéré par ailleurs ses frères et sœurs par un émétisant procédé dont **Métis** lui avait confié le secret, puis délivré de façon tout autant abracadabrante **Argès**, **Brontès** et **Stéropès** les Cyclopes, puis **Cottos**, **Briarée** et **Gysès** les Hécatonchires, il déclencha la terrible guerre, dite des Dieux.

En face, **Cronos** rameuta sur le champ ses frères les Titans, à l'exception déjà notée d'**Océan**, tous les Géants, et aussi les Centaures. On y vit, ici, **Coèos**, **Crios**, **Hypèrion**, le père d'**Hélios**, et **Japet**, avec ses fils **Atlas**, **Prométhée** et **Epiméthée**, et là **Ophion**, ancien époux d'**Eurynomé**, **Alcyonée** et **Porphyrion** le rouge.

Le vieil **Achéron**, un temps allié de **Zeus**, le trahit ; pour le châtier, il le fit bouillir, ce qui fit définitivement basculer la victoire dans son camp.

Alors se tint sur le Mont Olympe la première Assemblée des Dieux, des vainqueurs bien sûr, et **Zeus** y fut tout à fait démocratiquement élu. Non pas à vie, ce qui n'aurait été qu'une dérisoire ambition de mortels, mais pour l'éternité.

Et ainsi rassuré sur le sort de ses attributs virils, désormais à l'abri de toute faucille, fût-elle d'or, et auxquels on a compris qu'il tenait tant, **Zeus** put envisager de concevoir quelques fils : **Héphaïstos** le forgeron, qui épousera **Aphrodite** ; **Hermès**, qui aura d'**Aphrodite** sa belle-sœur **Hermaphrodite** et **Pan** ; **Apollon**, père de



**Phaéton** et d' **Asclépios** le médecin; **Héraclès** le premier culturiste ; l'enivrant **Dionysos**, qui engendra d'**Aphrodite Hyménée** et **Priape**...

Et bien d'autres encore qui se joignirent à tous ceux-là pour faire la fortune du merveilleux ouvrage de Maurice DRUON : "La légende des Dieux" !

**Jésus** ! Quelle sacrée histoire de famille !

*2015*

## Terra mecanica

*Je vous fais part ici d'un songe, que je crois avoir fait il y a fort longtemps, et que vous avez peut-être fait vous aussi. Une douce brume, feutrée, soyeuse, brouillait un peu mes yeux, au point parfois de me faire douter d'avoir réellement vu tout ça ; vous me pardonneriez donc, j'en suis sûr, quelques imprécisions.*

Ce jour-là, j'étais passé devant la statue du ci-devant Thiers, vous savez, celui qui étend le doigt... J'avais franchi un grand portail de fer, au demeurant grand ouvert.

Au fond, à gauche, dans un premier grand hall, tout noir de sable vert, qu'on me dit se nommer Chine, le Manda m'accueillit d'un grand ricanement ; du doigt, qu'il étendit lui aussi, il me désigna derrière lui un long cortège de pieds de cordonniers tordus, bancals, mais façonnés, disait-il, par des générations de conscrits.

Plus loin, j'entrai dans un second grand hall, tout blanc de copeaux blonds, qu'on me dit s'appeler Colle. Je reconnus tout de suite ces lieux qui m'avaient reçu déjà deux fois, en 1949 et en 1950, lors de mes deux oraux du concours d'entrée aux Arts. J'y revis, sur un établi, le plot de hêtre brut de scierie et la haute scie à refendre qui m'attendaient pour mon épreuve de deux fois quatre heures. Et j'entendis, aussitôt, sa longue plainte à deux temps, rythmées des bras des hommes ; puis le chuintement de la varlope et le caquet du bédane, sous les coups du gros maillet de bois, et encore le doux murmure du ciseau, affinant là, dans un ornement, une délicate pointe de diamant...

C'est là, je crois m'en souvenir, que chacun de nos Pierrots fabriqua de ses mains une de ces palettes qui, toutes assemblées dans la cour du Grand Amphi, formèrent la piste de dance de nos soirées festives.

C'est là surtout que des générations de gadz'arts fabriquèrent, de tout temps, ces incomparables Zal'œils, le plus souvent rustiques, en forme d'étagères de K'gibs ou de serre-livres.

Le Zal'œil le plus original que j'ai connu, cependant, venait d'ailleurs, de la Flaque : c'était une poêle carrée, sortie d'un bout de tôle dont on avait cisailé les angles, puis plié et soudé les bords, et in fine assortie d'une queue du même métal. Alors, je suis allé à la Flaque et j'y ai retrouvé, intacts et prêts à mordre, ces martinets d'enfer qui ne savaient que transformer les barres carrées en barres rhombiques et les tiges droites en hélices. Alors, sans même jeter un coup d'œil à la rampe d'accès au K'gibs du Beau-Nœud, si délicatement forgée de pampre, j'ai fui.

En entrant dans l'immense hall suivant, tout gris de ses congères de limailles grises, je ne pouvais manquer de voir, dans sa cage de verre, la prestigieuse Machine à Pointer, capable, disait-on, de cerner au plus près le moindre micron. Toujours à l'abri de la poussière, et peut-être même du trop froid, et du trop chaud, toutes choses que détestent les microns. N'ayant jamais été convié en son repaire du temps de mes classes, je ne connus ses attributs et ses compétences que de fort loin, et je pris de solides précautions, cette fois encore, pour soigneusement l'éviter.

A sa droite, quelques fantomatiques quidams dotés de fines limes et autres grattoirs, frottaient leurs œuvres à la surface d'un marbre noir, grimé de bleu de Prusse, ou de

méthylène, allez savoir... Leurs mines déconfites trahissaient la médiocrité de leurs planitudes.

Passant mon chemin, je tombai vite devant une très hétéroclite armée de tours parallèles dont les plus anciens se distinguaient par leur uniforme noir. Elle semblait commandée par un grand chat, forcément gris, qui ne cessait de répéter à l'envie une bien curieuse devise : " Non, non, ne jamais embrayer en même temps la vis mère et la barre de chariotage ! "

Au milieu de ces vieux tours, un vide : celui laissé par l'un de nos camarades, en 1950, lorsqu'il déménagea celui qui l'occupait, dans les conditions que l'on sait.

A gauche, se faisant face de part et d'autre de l'allée, les étaux limeurs et les fraiseuses ; au premier rang desquelles pérerait, sans l'ombre du plus petit remord, celle qui broya la main d'un autre camarade, en 1953, la veille des vacances d'été.

En tournant à droite, j'ai alors retrouvé cette mystérieuse machine à tailler les engrenages dont je n'ai jamais su me servir, mais dotée d'un redoutable système de lubrification dont j'ai vu éclater la durite verseuse à la face du Bidon, tant elle fut pincée fort dans une manœuvre de réglage inconsidérée et intempestive.

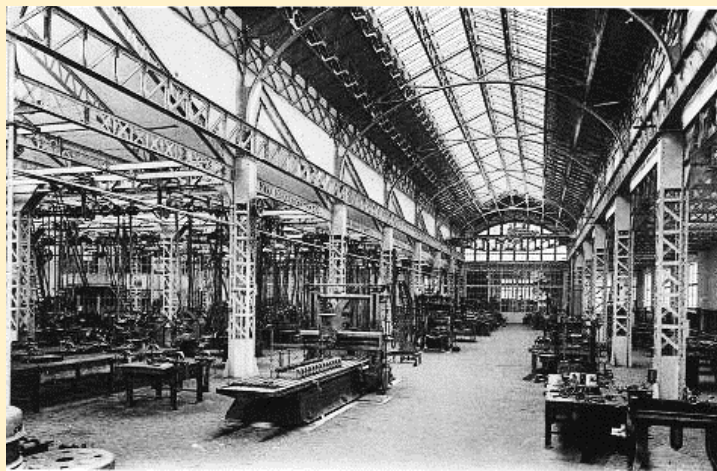
Un bref, mais violent sifflement me fit alors me retourner dans un sursaut : c'était une aléseuse-rectifieuse qui voulait sans doute me rappeler comment elle avait explosé, à plus de mille tours par minute, l'innocente petite meule qu'à la même époque je lui avais envoyée un peu trop vite sous le capot.

Me retrouvant dehors, l'idée me vint de pénétrer dans l'immeuble qui suit l'antique cheminée, que je ne vis jamais fumer. Je m'y reconnus avec quelque soixante ans de moins, au rez-de-chaussée ; tel une moderne Ariane

qui n'était pas encore spatiale, j'y déroulai de bonnes longueurs de fil, dans le but de rebobiner un moteur électrique qui finit, à la fin, par tourner ; à mon plus grand étonnement, à peine estompé par le sens de sa rotation, qui fut l'inverse de celui prévu.

A l'étage, le Zabrun ôta toujours son béret pour téléphoner au Moric's.

*Arrivé là, je sortis pour me pincer aussi, à seule fin de me réveiller. Et tout disparut dans la douce brume. Je vous l'avais bien dit, c'était un songe ; bien sympathique, j'en conviens.*



2016